

Exposé de l'évangile de Luc

William Kelly

Traduit de l'anglais d'après l'édition de 1914 faite par E.E.Whitfield.

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest.

L'abréviation KJV désigne la version autorisée anglaise de la Bible.

Les passages où l'auteur traduit le texte biblique différemment de JN Darby sont soulignés pour les distinguer.

CONTENU :

CONTENU :.....	1
Introduction.....	3
Critique Textuelle	3
Résumé du contenu de l'évangile de Luc.....	4
Luc 1.....	11
Luc 1:1-4. Prologue. L'inspiration et comment Luc a rédigé.....	11
Luc 1:5 et suiv.....	13
Luc 1:5-6	14
Luc 1:7-14	15
Luc 1:15-17	15
Luc 1:18-20	16
Luc 1:21-25	16
Luc 1:26-38	17
Luc 1:39-55	18
Luc 1:56-80	19
Luc 2.....	20
Luc 2:1-7	20
Luc 2:8-20	21
Luc 2:21-40 — Né sous la loi	23
Luc 2:41-52	27
Luc 3.....	29
Luc 3:1-14	29
Luc 3:15-18 — Jean le baptiseur annonce Jésus.....	32
Luc 3:19-20 — Jean le baptiseur mis en prison.....	33
Luc 3:21-22 — Baptême de Jésus par Jean	33
Luc 3:23-38 — Généalogie	34
Luc 4.....	35
Luc 4:1-13 — La tentation du Seigneur au désert.....	35

Luc 4:14-30 — Commencement du ministère public. Synagogue de Nazareth	37
Luc 4:31-37 — Le démoniaque dans la synagogue	40
Luc 4:38-44	41
Luc 5.....	42
Luc 5:1-11	42
Luc 5:12-16	44
Luc 5:17-26	46
Luc 5:27-39	47

Introduction

Critique Textuelle

Cette section est identique au § 3 de l'Introduction à l'« Exposé de l'évangile de Marc ».

Le premier paragraphe est tiré d'une « Revue de la version révisée du Nouveau Testament » de la KJV, Bible Treasury, Vol. 13, p. 287 (Juin 1881).

Bien que des critiques capables aient cherché depuis un siècle à éditer le Nouveau Testament grec à partir de preuves documentaires tirées des manuscrits grecs, des versions anciennes, et des citations datant du début du christianisme, aucun d'eux n'a encore réussi à provoquer plus qu'une confiance partielle. C'est pourquoi, il a été nécessaire pour n'importe quel érudit soigneux et consciencieux qui voulait vraiment connaître les sources, de comparer plusieurs de ces éditions, et de fouiller les bases ou principes à l'origine de leurs différences, de manière à avoir quelque chose ressemblant à une vue correcte et élargie du texte ; et il a fallu juger équitablement entre les prétentions de leçons contradictoires... Un jugement spirituel mûr, dans une dépendance continuelle du Seigneur, est tout aussi essentiel que la familiarité saine et profonde avec les anciens témoignages de toutes sortes.

Lachmann a publié une édition du Nouveau Testament qui se voulait basée sur l'idée de Bentley de présenter le texte tel qu'on le lisait au quatrième siècle... condamnant ainsi d'un seul coup à une mort ignominieuse la masse des témoins survivants, et il nous a présenté un texte formé sur des principes absolus d'une singulière étroitesse... La négligence des preuves internes est une objection fatale contre ce système. Et la grande fausseté qu'il implique est de considérer qu'un manuscrit du quatrième ou cinquième siècle **doit** donner de meilleures leçons qu'un manuscrit des septième ou huitième siècles. Or ceci n'est en aucune façon certain. Il existe bien une présomption en faveur des manuscrits plus anciens, parce que chaque recopie successive tend à introduire de nouvelles erreurs en plus de celles qu'elle répète. Mais inversement, une copie du neuvième siècle peut avoir été faite à partir d'un manuscrit plus ancien que n'importe lequel de ceux qui existent encore maintenant, et il s'ensuit certainement que certains vieux documents **sont** plus corrompus que beaucoup d'autres plus récents. Tout érudit candide doit au moins reconnaître que les plus anciens manuscrits ont quelques mauvaises leçons, et que les manuscrits modernes en ont qui sont bonnes. Il ne s'agit donc pas de distinguer entre les preuves unies de la plupart des documents les plus anciens (manuscrits, versions, citations des Pères) et la masse commune des plus récents ; car il n'arrive que rarement, voire jamais, d'avoir un témoignage ancien unanime sans l'appui considérable de témoignages plus tardifs. La vérité est que *presque toujours, là où les vieux documents s'accordent vraiment, il y a une confirmation importante ailleurs, et là où les anciens diffèrent, les modernes diffèrent aussi. Il est donc tout à fait sans fondement de s'en tenir à une pure et simple question d'ancienneté.* Le point important n'est pas non plus de rechercher quels textes particuliers existaient à l'époque de 'saint' Jérôme. Car toutes sortes d'erreurs notoires s'étaient déjà glissées dans les copies tant grecques que latines, et aucune ancienneté ne peut sanctifier l'erreur. *La vraie question est : En utilisant tous les moyens disponibles pour former un jugement, quel était le texte primitif ? On oublie souvent que nos plus anciens documents ne sont que des copies, et que plusieurs siècles se sont écoulés entre la sortie originale des écritures du Nouveau Testament et n'importe quel manuscrit existant aujourd'hui.* Tous donc sont sur la base de copistes ne différant les uns des autres que par degrés. On n'est donc pas en train de comparer un seul témoin oculaire à de nombreux reporters ne disposant que d'ouï-dire, à moins d'avoir des autographes originaux. Nous savons en fait que des récits d'historien postérieurs de trois siècles à des faits allégués, peuvent être, et sont souvent corrigés cinq cents ou mille ans après, par recours à des sources plus fiables, ou en passant au crible, de manière plus patiente, complète et habile, des preuves négligées.

Ma conviction personnelle est que, dans certains cas, surtout pour des mots isolés, la copie la plus ancienne qui existe mérite d'être corrigée par une autre généralement inférieure, non seulement

quant à l'âge, mais sous presque tous les autres aspects, et que la preuve interne doit être utilisée, dans la dépendance de l'Esprit de Dieu, là où les autorités externes sont contradictoires.

Résumé du contenu de l'évangile de Luc

Tiré de Bible Treasury, Septembre 1900 (p 139-144), reproduit dans l'ouvrage « L'inspiration divine des Écritures »

Luc 1-2

Le troisième évangile se distingue par sa manifestation de la grâce de Dieu dans l'homme, qui ne pouvait se trouver seulement et parfaitement que dans la « Sainte Chose » qui allait naître et être appelée le Fils de Dieu. Ici donc, de même que les voies morales de Dieu brillent, de même le cœur de l'homme est manifesté chez le saint et chez le pécheur. D'où la préface et la dédicace à Théophile, et les motifs de l'évangéliste pour écrire ; d'où aussi le beau tableau de la piété juive en présence de l'intervention divine pour accomplir la promesse et la prophétie, à la fois par le précurseur et par le Fils du Très-haut, selon l'annonce par des anges (Luc 1). Le dernier des empires des nations était au pouvoir quand le Seigneur naît dans la cité de David, et la gloire de l'Éternel brille autour des bergers lors de leur humble veille cette nuit-là quand Son ange proclame l'évènement joyeux et son signe significatif, avec les armées célestes louant et disant : « Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts ; et sur la terre, paix ; et bon plaisir dans les hommes ! ». Le Fils de Dieu, né de femme, est né aussi sous la loi, dont Il reçoit dûment le sceau (circoncision) ; et le résidu pieux vu en Siméon et Anne qui attendaient la rédemption de Jérusalem, Lui rendent témoignage dans l'esprit de la prophétie ; de Son côté, Sa marche a été dans l'humble soumission de la grâce, avec une sagesse dépassant tous les docteurs, mais qui a rendu témoignage au fait d'être consciemment le Fils divin même dès Sa jeunesse (Luc 2).

Luc 3

Au temps voulu, marqué d'autant plus explicitement par les dates de la domination des nations et le désordre juif, tant civil que religieux, Jean vient prêcher, non pas le royaume des cieux dans cet évangile, ni même le royaume de Dieu, mais un baptême de repentance pour la rémission des péchés. C'est à Lui (Christ), et à Lui seul, que se réfère de façon très appropriée la citation de l'oracle d'Ésaïe : « Toute chair verra le salut de Dieu » ; ici seulement nous avons les réponses de Jean aux foules qui l'interrogeaient, aux publicains (collecteurs d'impôt) et aux soldats ; et ici aussi est indiqué à l'avance son emprisonnement, mais aussi le baptême de notre Seigneur ; et ici seulement est spécifié qu'Il priait quand le ciel s'ouvrit et que le Saint Esprit descendit sur Lui, et qu'on entendit la voix du Père disant : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir ». Et la généalogie est donnée par Marie (qui est tout du long mise en avant, au lieu de Joseph comme en Matthieu) en remontant jusqu'à Adam, comme il convenait au Second Homme et au dernier Adam (Luc 3). Notons, pour mieux comprendre, que l'expression « étant, comme on l'estimait, fils de Joseph » constitue une parenthèse, et que « d'Héli, de Matthat, etc. » est la lignée généalogique en remontant, en partant du père de Marie.

Luc 4

Suit alors en Luc 4 Sa tentation vue moralement, non pas dispensationnellement comme dans le premier évangile, selon l'ordre : le naturel, le mondain, et le spirituel. Cet ordre impliquait nécessairement l'omission au v. 8, que des copistes ignorants ont assimilé au texte de Matthieu. Les critiques ont à juste titre suivi les meilleurs témoignages, bien qu'aucun d'entre eux ne semble avoir remarqué la preuve que cela donne de l'inspiration plénière. Le propos divin s'y trouve clairement. Là-dessus, Il retourne en Galilée dans la puissance de l'Esprit, et à Nazareth dans la synagogue, Il lit Ésaïe 61:1-2 (en omettant la dernière phrase de manière frappante), et déclare que cette écriture est accomplie « aujourd'hui », eux l'entendant. Dans cet intervalle, ou pendant l'an agréable, Israël s'en

va pour ainsi dire, et l'Assemblée [= l'Église] est introduite, en laquelle il n'y a ni Juif ni Gentil, mais où Christ est tout et eux sont un homme nouveau en Lui. Alors, quand Ses paroles de grâce rencontrent des paroles d'incrédulité de leur part, Il met en avant la grâce d'autrefois qui laissa Israël pour bénir les Gentils. Cela allume chez Ses auditeurs une colère meurtrière, tandis que Lui, passant au milieu d'eux, s'en va. À Capernaüm, Il les étonne par Son enseignement, et chasse un esprit immonde dans la synagogue, tandis qu'Il redonne de la force à la belle-mère de Pierre atteinte d'une grosse fièvre, à la suite de quoi Il guérit divers malades et démoniaques qu'on Lui apportait, tandis qu'Il refuse leur témoignage en Sa faveur. Et quand les foules veulent Le retenir, Il leur dit : « Il faut que j'annonce le royaume de Dieu aux autres villes aussi ; car j'ai été envoyé pour cela » (4:43). Il était question de l'âme encore plus que du corps.

Luc 5

En Luc 5 en liaison donc avec la prédication de la Parole de Dieu, nous voyons le Seigneur appeler Simon Pierre et ses associés, par un miracle qui Le révèle (et Pierre se juge là comme jamais auparavant) et Il les appelle à tout abandonner pour Le suivre ; c'est un incident antérieur, mais que Luc réserve pour ce moment-là. La guérison d'un homme plein de lèpre suit, et après la guérison de multitudes, Il se retire et prie ; mais, comme par la suite Il enseigne en présence de pharisiens et de docteurs de la loi, Il annonce à un paralytique le pardon de ses péchés et, pour le prouver, Il lui commande de se lever et de prendre son petit lit, et d'aller à sa maison, ce que l'homme fait tout de suite. Alors nous avons l'appel de Lévi, le collecteur d'impôts, et le grand festin qu'il fait dans sa maison avec beaucoup de gens comme lui ; mais Jésus répond à tous les murmures avec l'affirmation franche de ce qu'Il est venu pour appeler les pécheurs à la repentance, et Il prend la défense de Ses disciples en train de manger et boire à cause de leur joie d'être en Sa présence avec eux : quand Il sera ôté, ils jeûneront. En parabole, Il laisse entendre que ce qui est vieux était condamné, et que le nouveau caractère et la nouvelle puissance demandent une nouvelle manière d'agir ; naturellement personne n'aime le neuf, car on préfère le vieux.

Luc 6

Luc 6 montre d'abord que le Fils de l'homme est aussi Seigneur du sabbat, et deuxièmement qu'Il a le droit de faire du bien ce jour-là, ce qui les remplit de fureur contre Lui. Puis, allant sur une montagne pour prier Dieu toute la nuit, Il choisit les douze et les nomme apôtres, et Il redescend avec eux jusqu'à un plateau, guérissant tous ceux qui venaient atteints de maladies et tourmentés par des démons. Alors Il s'adresse à eux avec cette forme de discours qui s'accorde parfaitement avec notre évangile. Les grands principes moraux y sont, non pas en contraste avec la loi comme dans Matthieu, mais la bénédiction personnelle des Siens, et les malheurs de ceux qui ne sont pas à Lui, mais jouissent du monde. Une autre particularité est que Luc a été conduit à donner l'enseignement du Seigneur en morceaux rattachés à des faits de caractères semblables ; tandis que Matthieu n'était pas moins conduit divinement à présenter cet enseignement comme un tout, omettant les faits ou questions qui suscitaient ces points particuliers.

Luc 7

Puis en Luc 7, Il entre dans Capernaüm, et on trouve la guérison de l'esclave du centurion. Luc distingue l'ambassade des anciens des Juifs d'avec ses amis quand Il est près de la maison ; la fin dispensationnelle a été laissée à Matthieu. La résurrection du fils unique de la veuve à Naïn prouve encore plus profondément la puissance divine en action associée à un cœur humain parfait. Il était grand temps que les disciples de Jean voient tous leurs doutes résolus par Jésus, qui témoigne au sujet de la position de Jean le baptiseur, au lieu de recevoir témoignage de lui. Pourtant la sagesse est justifiée par tous ses enfants, comme la femme repentante le trouve de la bouche du Seigneur dans la maison du pharisien. C'était partout la grâce divine dans l'homme ; et elle le goûte par la foi qui sauve, et par la grâce qui lui dit d'aller en paix.

Luc 8

En Luc 8 nous le voyons dans Son chemin de miséricorde, suivi non pas par les douze seulement, mais par certaines femmes guéries d'esprits malins et d'infirmités, qui L'assistaient de leurs biens. Et le Seigneur s'adresse à la foule en paraboles, mais non pas en paraboles du royaume, comme dans Matthieu ; après cela Il indique que Sa vraie parenté sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. La tempête sur le lac survient, et la guérison de Légion avec ses détails de grâce, ainsi que celle de la femme qui avait un flux de sang, tandis qu'Il était en chemin pour ressusciter la fille de Jaïrus.

Luc 9

Luc 9 donne la mission des douze recevant de la puissance par Lui et comme Lui, et envoyés pour proclamer le royaume de Dieu, avec son effet sur la mauvaise conscience d'Hérode. À leur retour, Il mène les apôtres à l'écart, mais étant suivi par une foule affamée, Il nourrit environ 5000 hommes avec cinq pains et deux poissons multipliés sous Sa main, tandis que les morceaux laissés de reste remplissent douze paniers. Après avoir prié seul, Il fait dire aux disciples les diverses pensées des hommes à Son sujet, et Pierre confesse qu'Il est le Messie (Matthieu en dit beaucoup plus). À cette confession, il substitue Sa souffrance et Sa gloire comme Fils de l'homme : il ne fallait plus parler de Lui en tant que Messie. En face de l'incrédulité juive, il y avait un besoin plus profond auquel il fallait répondre. La transfiguration suit avec des traits moraux habituels dans Luc, et le Centre de cette gloire est reconnu comme le Fils de Dieu. Lorsque le Seigneur et Ses témoins choisis descendent de la montagne, la puissance de Satan qui déjouait les disciples cède devant la majesté de la puissance de Dieu en Jésus, qui là-dessus leur annonce qu'Il sera livré aux mains des hommes, et jusqu'à la fin du chapitre Il met à nu les différentes formes que le moi peut prendre chez Son peuple ou chez ceux qui prétendent à cette place.

Luc 10

Puis nous avons en Luc 10 les soixante-dix envoyés deux par deux devant Sa face, une mission plus vaste et plus urgente, particulière à Luc. À leur retour, comme ils exultent de ce que même les démons leur ont été soumis en Son nom, le Seigneur regarde à l'avance au renversement de Satan, mais les appelle à se réjouir de ce que leurs noms sont écrits dans les cieux. C'est vers cela que notre évangile mène désormais de plus en plus. Sa propre joie suit, non pas comme dans Matthieu dans une relation dispensationnelle, mais liée à la bénédiction des disciples. Puis le docteur de la loi qui voulait L'éprouver est enseigné que la grâce voit son prochain chez tous ceux qui ont besoin d'amour, tandis que ceux qui se confient en eux-mêmes sont autant aveugles qu'impuissants. La parabole du bon Samaritain ne se trouve qu'en Luc. La fin du chapitre enseigne quelle est la seule chose nécessaire, c'est-à-dire la bonne part : c'est d'écouter la parole de Jésus. Nous ne sommes pas seulement engendrés par la Parole ; par elle, nous sommes rafraîchis, nourris, et gardés.

Luc 11

Là-dessus, la prière suit (« comme Il était en prière » ; Luc 11), non seulement à cause de nos besoins, mais pour jouir du Dieu de grâce dont nous sommes devenus les enfants par la foi ; et dans Son illustration, Il insiste sur le fait d'être importun. Ici encore, nous avons un exemple instructif du dessein divin par Luc en comparaison de celui de Matthieu 6. Le fait qu'Il chasse un démon muet donne à certains l'occasion de blasphémer, sur quoi Il déclare que celui qui n'est pas avec Lui est contre Lui, et que celui qui n'assemble pas avec Lui disperse : parole solennelle pour toute âme. La nature n'a rien à faire avec cela, mais la grâce qui écoute et garde la Parole de Dieu. C'est ainsi que les Ninivites se repentirent, et que la reine de Sheba vint entendre ; or un plus grand que Salomon et que Jonas était là. Mais si la lumière ne se voit pas, c'est la faute à l'œil ; s'il est méchant, le corps aussi est ténébreux. Puis à la fin le caractère extérieur mort de la religion de l'homme est mis au

grand jour, ainsi que le malheur de ceux qui ont enlevé la clef de la connaissance, et aussi leur méchanceté quand ils sont dévoilés.

Luc 12

Luc 12 met en garde les disciples contre l'hypocrisie, et insiste sur le fait que la lumière révèle toutes choses avec certitude, et il y a l'appel à craindre Dieu et à confesser le Fils de l'homme, en ne se confiant pas en soi-même, mais dans le Saint Esprit. Il n'est pas question maintenant de bénédiction juive ; Lui ne veut pas être juge des héritages terrestres. Ils doivent veiller à ne pas être comme le riche insensé dont l'âme est redemandée quand il s'occupe de ce qu'il va gagner. Les corbeaux et les lis enseignent une leçon meilleure. Le petit troupeau ne doit pas craindre, mais plutôt se débarrasser de ce que les hommes convoitent, et il doit chercher un trésor qui ne défaille pas : s'il est dans les cieux, c'est là que sera le cœur. Puis il y a la venue du Seigneur, qu'ils avaient à attendre habituellement et avec zèle. Bénis sont ceux que le Seigneur trouve en train de veiller ! Béni celui que le Seigneur trouve en train de travailler ! Ôter Sa venue du cœur est mauvais, et sera jugé en conséquence. Mais le jugement sera juste, et le pire de tous sera celui de la chrétienté corrompue, sans foi et apostate. Quel que soit Son amour, l'opposition de l'homme apporte entre temps la haine, le feu et la division, non pas la paix. Sa grâce suscite l'inimitié. Le jugement est venu et viendra, tandis que, de Son côté, Lui a été baptisé dans la mort afin que les flots refoulés de la grâce puissent couler comme ils le font dans l'Évangile.

Luc 13

Tandis que les Juifs sont en chemin vers le juge, et sont sur le point de souffrir du juste gouvernement de Dieu (à la fin du chapitre précédent), le Saint Esprit dans Luc 13 rattache à cela la question de ce qui était arrivé aux Galiléens. Ici, le Seigneur déclare que tous sont exposés à la perte, sauf s'ils se repentent. La parabole du figuier raconte la même histoire ; s'il y a répit, cela dépend de Lui. C'est en vain que le chef de la synagogue s'indigne à l'égard du sabbat contre l'Éternel présent pour guérir ; ce n'était que de l'hypocrisie et de la préférence pour Satan. Le royaume qui allait suivre Son rejet ne devait pas être introduit par une manifestation de puissance et de gloire ; mais, comme étant sous la responsabilité de l'homme, il devait croître en partant d'une petite graine jusqu'à un grand arbre, et il devait faire lever la mesure assignée de levain, en contraste complet avec Daniel 2 et 7. Au lieu de satisfaire la curiosité quant à « ceux qui doivent être sauvés » (le résidu), le Seigneur insiste sur la nécessité d'entrer par la porte étroite (la conversion à Dieu) ; s'ils cherchaient leur propre voie, ils failliraient entièrement. Alors Il leur dirait qu'Il ne savait d'où ils étaient, au jour où ils devraient voir même les Juifs jetés dehors, et les Gentils siégeant avec les pères, les derniers étant les premiers, et les premiers les derniers dans le royaume de Dieu. Aussi rusé que fût Hérode, c'est sur Jérusalem que le Seigneur se lamentait, car elle était la plus coupable, rejetant pareillement le gouvernement de Dieu et Sa grâce, mais pourtant pas au-delà de Sa grâce à la fin.

Luc 14 à 16

De là Luc 14 désigne sans réplique le droit de la grâce en face de la forme, et sa façon de se renoncer, qui sera reconnue dans la résurrection des justes, mais non pas par le monde religieux qui est sourd à l'appel de Dieu à aller au grand souper. Or si les conviés restent dehors, la grâce remplit la maison non seulement avec les pauvres de la ville, mais avec les Gentils méprisés. Seuls ceux qui croient la grâce de Dieu sont appelés à rompre avec le monde. Venir à Christ coûte tout le reste : si quelqu'un perd le sel de la vérité, personne n'est plus inutile et écœurant [sans saveur].

En Luc 15, le Seigneur affirme la puissance souveraine de la grâce dans Sa propre recherche des perdus, dans le soin qu'a l'Esprit agissant par la Parole, et dans la réception par le Père et Sa joie quand le perdu est trouvé — tandis que le propre juste trahit son aliénation du Père et son mépris pour l'âme réconciliée.

Alors Luc 16 décrit en parabole les Juifs perdant leur place, de sorte que la seule sagesse était, non pas d'accumuler pour soi, mais d'abandonner les biens de son maître pour se faire des amis dans une habitation éternelle et céleste. Le christianisme pratique sacrifie le présent (qui est à Dieu) pour assurer l'avenir (qui sera nôtre, les vraies richesses). Les pharisiens, étant cupides, se moquent de cela ; mais la mort lève le voile qui cachait alors le vrai résultat final, les tourments pour le riche égoïste, et le sein d'Abraham pour le mendiant autrefois souffrant. Si la Parole de Dieu ne réussit pas, la résurrection elle-même ne rassure pas. L'incrédulité est invincible, sauf par Sa grâce.

Luc 17 et 18

Comme la grâce délivre ainsi du monde, ainsi elle doit gouverner la marche du croyant, qui doit prendre garde à lui-même, reprendre un frère qui pêche, et s'il se repent, lui pardonner même sept fois par jour (Luc 17). La foi est suivie par la puissance qui répond. Le joug du judaïsme, bien qu'existant toujours, est passé pour la foi, comme le Seigneur le montre dans le lépreux samaritain, qui viole la lettre de la loi, confesse justement la puissance de Dieu en Christ, et va son chemin en liberté. Le royaume dans Sa personne était au milieu des hommes pour la foi. Bientôt il sera manifesté de façon visible et judiciaire ; car tel sera le Fils de l'homme en Son jour (maintenant il est sur le point de souffrir et d'être rejeté), comme ce qui a eu lieu dans les jours de Noé et de Lot, très différent de la dévastation aveugle de Jérusalem par Titus.

Luc 18 montre que la prière est la grande ressource, comme toujours ; et ce sera spécialement le cas quand l'oppression prévaudra aux derniers jours, et que Dieu sera sur le point de venger Ses élus, et la question est soulevée de savoir si le Fils de l'homme, quand Il viendra, trouvera de la foi sur la terre. Après ceci, le Seigneur nous fait voir l'esprit et les voies qui conviennent au royaume chez les publicains repentants mis en contraste avec le pharisien, et chez les petits enfants qu'Il reçoit, — non pas chez le chef du peuple qui, ne suivant pas Jésus, perd le trésor dans le ciel parce qu'il s'accroche à ses richesses. Pourtant, celui qui laisse tout pour l'amour de Lui, reçoit bien davantage maintenant, et la vie éternelle dans l'ère à venir. Enfin, le Seigneur annonce à nouveau Sa mort ignominieuse, et Sa résurrection.

Puis à partir de Luc 18:35 commence Son dernier voyage vers Jérusalem et Sa présentation comme Fils de David ; le mendiant aveugle, qui L'invoque sous ce titre, reçoit la vue et Le suit, glorifiant Dieu.

Luc 19

En Luc 19, Zachée, chef de publicains et riche, est le témoin de quelque chose de plus : la grâce salvatrice de Dieu. Mais le Seigneur ne va pas restaurer le royaume immédiatement, comme ils le pensaient ; Il s'en va dans un pays éloigné pour le recevoir et revenir ; et quand Il reviendra, Il examinera les voies de Ses serviteurs à qui Il a confié Ses biens en attendant, et Il exécutera le jugement sur Ses concitoyens coupables qui ne voulaient pas qu'Il règne sur eux. Ensuite Il monte à la ville depuis le mont des Oliviers sur un ânon, abandonné de suite par les propriétaires ; et toute la multitude des disciples loue Dieu à haute voix pour tous les miracles qu'ils ont vus, disant : « Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! Paix au ciel, et gloire dans les lieux très-hauts ! ». Il y a une différence frappante par rapport à la louange des anges à Sa naissance, mais les deux sont en leur temps. Les pharisiens s'opposent à cette louange, mais en vain, et ils entendent dire que les pierres crieraient si les disciples ne le faisaient pas. Pourtant, Il pleure sur la ville qui ne connaissait pas alors les choses faites pour sa paix, et qui était condamnée à la destruction parce qu'elle n'a point connu le temps de sa visitation. Le nettoyage du temple suit, et Il y enseigne tous les jours ; les principaux sacrificateurs et les chefs du peuple n'arrivent pas à Le détruire, bien qu'ils cherchent sérieusement à le faire.

Luc 20

Au ch. 20, les différents partis viennent pour Le juger, en réalité pour être jugés eux-mêmes. Les principaux sacrificateurs et les scribes avec les anciens demandent d'où vient Son autorité ; ce à quoi Il répond par une question : « Le baptême de Jean était-il du ciel, ou des hommes? ». Leur excuse malhonnête d'ignorance entraîne Son refus de dire à de telles gens la source de Son autorité. Mais Il prononce la parabole de la vigne louée à des cultivateurs qui deviennent de plus en plus méchants envers les serviteurs de leur maître, et finissent par tuer son fils, l'héritier, pour leur propre ruine selon le Psaume 118:22-23, ajoutant Sa propre sentence double et solennelle. Nous avons ensuite Sa réponse aux espions qui voulaient Le piéger avec la question du pouvoir civil ; mais tandis qu'Il demande un denier, et qu'ils reconnaissent dessus l'image de César, Il leur commande de rendre les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu, ce qui les réduit au silence. Les sadducéens hétérodoxes suivent, avec leur difficulté au sujet de la résurrection ; sur quoi Il montre qu'il n'y avait rien dans cette question sinon leur ignorance de sa nature glorieuse, sur laquelle l'expérience présente ne fournit aucune indication. La résurrection appartient à la nouvelle ère, à laquelle le mariage ne s'applique pas. Même maintenant, tous vivent pour Dieu, même si les hommes ne peuvent pas le voir. Le Seigneur termine par Sa question sur le Psaume 110:1 : Comment Celui que David appelle son Seigneur est-Il aussi son Fils ? C'est justement la pierre d'achoppement d'Israël, avant qu'elle en devienne bientôt son sûr fondement. Ensuite, le chapitre se termine par Son avertissement de se garder de ceux qui affectent une manifestation mondaine de la religion, et dévorent les faibles et les endeuillés : malgré leurs longues prières, ils vont recevoir un jugement d'autant plus sévère.

Luc 21

Luc 21 commence avec la pauvre veuve et ses deux pites qui comptent plus que les plus riches dons dans le trésor du temple. Puis, corrigeant ceux qui attribuaient une grande valeur à ce que le temple soit orné de belles pierres et d'offrandes, le Seigneur prédit sa démolition prochaine, bien que la fin ne soit pas pour tout de suite. Mais Il reconforte et conseille les Siens en attendant. Les versets 20 à 24 concernent le siège par Titus, et ses conséquences jusqu'à aujourd'hui. Les versets 25 et suivants se rapportent au futur. Les Gentils ont la prééminence, c'est pourquoi au v. 29 nous avons : « Voyez le figuier et tous les arbres ». Observez aussi que « cette génération », etc., au v. 32, concerne le futur, non pas ce qui est déjà accompli. Enfin, les versets 34-36 donnent un appel moral. Ici encore, nous Le voyons enseigner dans le temple le jour, et logeant chaque nuit dans la montagne des Oliviers.

Luc 22

Luc 22. La dernière Pâque approche et trouve les principaux sacrificateurs et les scribes en train de comploter, lorsque Judas Iscariote (*) leur fournit les moyens désirés. Le jour du sacrifice, le Seigneur envoie Pierre et Jean pour préparer, et Il les instruit divinement du quand et comment : car, comme Il le dit, Il a fort désiré [« désiré avec désir »] de manger cette pâque avec eux, avant de souffrir, et Il les prie de prendre la coupe et de la distribuer entre eux. Puis Il institue la cène [Son souper]. Jusque là, Il n'a donné aucun signe pour désigner le traître, bien qu'Il ait depuis longtemps fait allusion au fait. Mais hélas ! même alors ils contestent pour savoir qui d'entre eux serait le plus grand, tandis qu'Il leur explique que c'est là la manière de faire des Gentils et de leurs rois, mais que eux ont à suivre Son exemple : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert ». Il reconnaît quand même qu'ils ont persévéré avec Lui dans Ses tentations, et Il leur confère un royaume. Il dit à Simon que Satan a demandé à les cribler, mais qu'Il a supplié afin que sa foi ne défaille pas, et Il lui demande, une fois revenu ou restauré, d'affermir ses frères. Après un nouvel avertissement adressé à Pierre, Il éclaircit le changement, passant d'une mission messianique aux voies ordinaires de la Providence dans les versets 35-38, puis s'en va à la montagne des Oliviers et traverse Son agonie avec Son Père (v. 39-46) tandis que Ses disciples dorment. Puis vient une foule, et Judas s'approche pour L'embrasser, et le Seigneur met tout à découvert. Il guérit l'esclave du souverain sacrificateur,

dont l'oreille droite a été coupée ; mais Il reprend ces gens, et permet cependant qu'ils Le prennent, Lui qui aurait pu les écraser par une parole. Pierre Le renie trois fois. Les hommes insultent le Seigneur avec de la moquerie et des coups ; et dès qu'il fait jour, Il est conduit devant le Sanhédrin, et lorsqu'on lui demande s'Il est le Christ, Il leur dit la place que le Fils de l'homme prendra, et reconnaît qu'Il est le Fils de Dieu.

(*) C'est tout à fait général ici, au verset 3 : « Et [non pas alors] Satan entra dans Judas ». Le moment précis est indiqué en Jean 13:27 où figure le mot « alors ». Ici l'affirmation est générale, comme souvent dans Luc. De même, en 24:12 le verset commence par « mais », et non pas « alors » comme dans la KJV.

Luc 23

Devant Pilate au ch. 23, ils s'efforcent de prouver qu'Il est un rival de César ; mais bien qu'Il confesse être le roi des Juifs, Pilate ne trouve aucune faute en Lui. La relation avec la Galilée lui donne l'occasion d'un compliment à Hérode, lequel n'obtient pas un mot du Seigneur ; mais après, avec ses soldats et en L'insultant, il Le renvoie à Pilate qui cherche de nouveau à Le relâcher, du fait que ni lui ni Hérode n'ont trouvé de preuves contre Lui. Mais les Juifs n'en sont que plus acharnés à réclamer qu'un meurtrier séditieux soit libéré, et que Jésus soit crucifié. Pilate fait encore un dernier effort. Mais leurs cris prévalent. Et Pilate prononce la sentence que soit fait ce qu'ils demandent. Tel est l'homme, et tel est l'homme religieux, encore plus méchant : « il livra Jésus à leur volonté ». Simon de Cyrène doit éprouver la violence de l'heure, et les filles de Jérusalem se lamentent avec des pleurs. Mais le Seigneur leur dit de pleurer pour elles et pour leurs enfants, et monte au Calvaire où on Le crucifie, avec deux malfaiteurs, un de chaque côté. Il prie Son Père de leur pardonner, tandis que les gouverneurs Le raillent et que les soldats se moquent. Même l'un des malfaiteurs crucifiés continue à L'injurier, mais l'autre devient un monument de la grâce, en confessant le Sauveur et le Roi, alors que d'autres L'abandonnent et s'enfuient. Le centurion aussi Lui rend témoignage ; et si on Lui donne Son sépulcre avec les méchants, Il est avec le riche dans Sa mort ; et avec l'autorisation de Pilate, Son corps est déposé dans un tombeau taillé dans le roc, où personne n'a jamais été déposé. C'est vendredi, il se met à faire sombre, et le crépuscule du sabbat arrive. Les femmes galiléennes qui regardaient déposer Son corps, s'en retournent préparer des aromates et des parfums. Elles ne savaient guère ce que Dieu allait faire ; pourtant elles L'aimaient, Lui en qui elles croyaient.

Luc 24

Luc 24. Le premier jour de la semaine, très tôt à l'aube, les femmes viennent, mais trouvent la pierre qui fermait la tombe roulée, et le corps disparu ; et deux hommes en vêtements éclatants se tiennent à leur côté, à leur grand effroi. Ils leur demandent : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est point ici, mais il est ressuscité ». Et ils leur rappellent Ses paroles en Galilée, maintenant accomplies dans Sa mort et Sa résurrection. Même les apôtres ne croient pas. Pierre court au sépulcre, et voit les preuves et s'étonne. Ensuite, nous avons la marche vers Emmaüs, avec toute sa grâce et l'instruction en profondeur tirée des Écritures, non pas pour ces hommes découragés seulement, mais pour tous les croyants de tous les temps. Ensuite le Seigneur se fait connaître dans la fraction du pain (le signe de la mort), et disparaît sur-le-champ. Car nous marchons par la foi, non par la vue. De retour à Jérusalem, ils entendent comment Il est apparu à Simon ; et tandis qu'ils parlent, le Seigneur se tient au milieu d'eux, leur dit de Le toucher et de voir (car ils étaient troublés), et même Il mange pour les assurer de Sa résurrection. Il parle encore et leur ouvre l'intelligence pour comprendre les Écritures ; c'est quelque chose de différent de la puissance de l'Esprit qu'ils doivent recevoir en temps voulu. Il n'y a pas ici de voyage en Galilée, alors que c'est tout à fait adapté au dessein de Matthieu. Ici Jérusalem a la prééminence, alors qu'elle est reconnue comme très coupable. C'est pourquoi la repentance et la rémission des péchés doivent « être prêchées en Son nom, à toutes les nations, en commençant par Jérusalem ». Là aussi, ils doivent demeurer jusqu'à ce qu'ils soient revêtus de la puissance d'en haut. Mais de là, une fois le jour arrivé, Il les mène dehors jusqu'à Béthanie, et les bénit avec les mains levées, et, tout en les bénissant, Il est séparé d'eux et élevé dans le ciel.

Luc 1

Luc 1:1-4. Prologue. L'inspiration et comment Luc a rédigé

Voir « Lectures Introductives à l'Étude des Évangiles » p 241-245, et « L'Inspiration des Écritures par Dieu » p 66-71.

Il n'y a pas d'évangile qui montre davantage la pensée et l'amour de Dieu que celui de Luc. Aucun n'est plus véritablement et évidemment inspiré. Néanmoins, aucun n'est aussi profondément marqué par les traces de la main et du cœur humains (*). C'est son objet caractéristique dans la présentation qu'il nous fait de Christ. L'œuvre assignée par le Saint Esprit à Luc était de nous dépeindre notre Seigneur comme un homme, à la fois quant au corps et quant à l'âme. C'est ce qu'il fait, non seulement quant aux faits qu'il relate sur Lui, mais dans tout Son chemin et Son enseignement dans Sa vie, Sa mort, Sa résurrection et Son ascension. C'est par excellence un homme que nous voyons et entendons, une Personne divine sans aucun doute, mais en même temps un homme véritable qui marche en parfaite dépendance et dans une obéissance absolue, honorant Dieu, et honoré de Lui en toutes choses.

(*) Sur cette combinaison du divin et de l'humain dans la préface de Luc, voir « L'inspiration de Dieu », etc. ch. 4, « l'élément humain ».

C'est pour cette raison, je crois, que Luc est seul à débiter son évangile en s'adressant à un homme en particulier. Matthieu n'aurait pas pu s'adresser à un homme en restant cohérent avec le but et le caractère de son évangile ; ce n'est pas non plus concevable pour Marc et Jean. Luc écrit ainsi de manière admirablement appropriée. « Puisque plusieurs ont entrepris de rédiger un récit des choses qui sont reçues parmi nous avec une pleine certitude, comme nous les ont transmises ceux qui, dès le commencement, ont été les témoins oculaires et les ministres de la Parole, il m'a semblé bon à moi aussi, qui ai suivi exactement toutes choses depuis le commencement, très excellent Théophile, de te [les] écrire par ordre, afin que tu connaisses la certitude des choses dont tu as été instruit » (1:1-4). Luc fut ainsi conduit par Dieu à cause de sa soif et de son désir plein d'amour du bien de Théophile, et c'est pourquoi il lui dédie cet évangile : nous trouverons que ceci est en harmonie avec son caractère tout du long. Cet évangile n'était pas seulement pour Théophile, bien sûr, mais il était pour l'instruction permanente de l'Église (ou : Assemblée) ; néanmoins l'évangile lui était adressé. Théophile était sur le cœur de cet homme pieux (Luc) pour qu'il soit instruit dans les choses de Dieu, et cela suscita l'opération de l'Esprit de Dieu chez lui (Luc) pour exposer les voies de Dieu, telles que manifestées plus parfaitement en Christ.

Théophile semble avoir été un homme de haut rang, probablement un gouverneur Romain. Cela semble la raison pour laquelle il est appelé ici « Très Excellent », ou l'on pourrait dire : « Son Excellence » (*). Cela se rapporte à une position officielle, et non pas à un caractère moral en tant qu'homme. Il est évident qu'il était croyant, mais instruit partiellement seulement. Le but de l'évangéliste était de lui donner une compréhension plus complète de « la voie » (Actes 18:25-26).

(*) Voir Actes 23:26 ; 24:3 ; 26:25.

En ce temps-là, il y avait de nombreux récits sur Christ en vogue parmi les chrétiens. Ces « plusieurs » [ou : « beaucoup »] dont il est question ici, et qui avaient entrepris d'écrire leur récit de notre Seigneur, n'étaient pas inspirés. Luc ne les accuse d'aucune mauvaise intention dans ce qu'ils ont écrit, encore moins de mensonge, mais c'était clairement inadéquat comme n'étant rien d'autre que le fruit d'un effort humain pour relater les affaires que les chrétiens croyaient tout à fait. Ils n'accomplissaient pas ce travail d'une manière qui mît de côté le besoin d'une nouvelle narration au sujet du Seigneur Jésus, surtout une narration donnée de Dieu. Prenons bien soin de nous rappeler la différence entre un écrit inspiré et n'importe quel autre écrit : ce n'est pas que l'inspiré est simplement vrai et l'autre nécessairement faux. Il y a beaucoup plus que cela. C'est la vérité comme Dieu la voit, et avec le but spécial que Dieu a toujours en vue quand Il fournit un récit quelconque. Un évangile n'est pas une simple biographie : c'est le récit de Dieu au sujet de Christ, gouverné par le

but moral spécial qu'il Lui a plu d'y imprimer. Ceci est caractéristique de tous les écrits inspirés, quels qu'en soient la forme ou le but. L'inspiration exclut l'erreur, sans aucun doute ; mais elle fait bien plus que cela. Elle inclut un but divin pour l'instruction des fidèles à l'égard de la manifestation de la gloire de Dieu en Christ. Ces « plusieurs » biographes dont parle Luc n'étaient pas agréés par l'Esprit de Dieu. Ils pouvaient s'être attelés à cette tâche de leur propre chef avec les meilleurs motifs, et certains, sinon tous, ont pu être des personnes en qui le Saint Esprit était (c'est-à-dire des chrétiens), mais ils n'étaient pas plus inspirés que quelqu'un qui prêche l'évangile ou qui cherche à édifier les croyants. Il y a une différence de poids entre la *conduite de l'Esprit* d'une manière générale, la chair pouvant y altérer plus ou moins la vérité qu'on cherche à faire valoir, — et *l'inspiration de l'Esprit* qui non seulement exclut toute erreur, mais donne ce qui n'avait jamais été donné auparavant. Luc était inspiré ; et pourtant il ne met pas en avant son inspiration. Et quoi alors ? Qui le fait ? Matthieu, Marc, Jean, Paul, ou d'autres le font-ils ? Quand les gens écrivent une imposture, ils prétendent naturellement ceci ou cela, et sont surtout enclins à revendiquer ce qu'ils ont le moins, voire pas du tout. Ils peuvent beaucoup parler d'inspiration ; les auteurs inspirés de leur côté et en règle générale, prennent l'inspiration pour acquise. Elle se prouve d'elle-même, sans qu'on ait à l'afficher. Le caractère spécial qui distingue ces écrits de tous les autres pour le cœur et la conscience, c'est lui qui donne au croyant la certitude de l'inspiration. Car, je le répète, le Saint Esprit non seulement exclut l'erreur, mais Il écrit avec un but divin, et Il communique la vérité comme personne ne le peut sinon Dieu. Et ces preuves sont telles qu'elles laissent l'incrédule sans excuse. La lumière n'a besoin de rien d'autre pour se manifester.

Il y a une différence notable entre l'évangile de Luc et ces nombreux auteurs non inspirés. Ceux-ci avaient repris la tradition de ceux qui avaient été, dès le début de la vie publique du Seigneur, des témoins oculaires et des ministres de la Parole. Ils étaient fondés sur un témoignage oral. Mais Luc se donne spécialement la peine de nous faire savoir que ceci n'est pas dit de son propre évangile. Il ne l'attribue pas aux mêmes sources que les leurs, mais il revendique une connaissance (*) exacte et complète de toutes choses dès le tout début (ἀνωθεν). Il n'explique pas davantage ses sources que d'autres hommes inspirés, mais il met en contraste le caractère de ce qu'il savait, et avait à dire, par rapport à ceux qui ont simplement rédigé un récit d'après la toute première et meilleure tradition. Ceci est très important, et a été souvent négligé. Comme Matthieu, il remonte au tout début, et même avant ce que Matthieu relate ; car il nous donne non seulement les circonstances qui ont précédé la naissance de Christ, mais le récit de tout ce qui a trait à la naissance de Son précurseur. Ainsi, bien que Luc aille jusqu'à dire : « il m'a semblé bon à moi aussi » comme à eux, néanmoins pour le reste il distingue entièrement sa propre tâche de la leur. Il ne nous dit pas comment il a eu sa parfaite compréhension de toutes choses dès le début ; il énonce simplement le fait. De plus, il me semble que la raison pour laquelle il est le seul à donner sa motivation pour écrire, sans mettre en avant son caractère inspiré, est très intéressante. Non seulement c'est inhabituel chez les auteurs sacrés, mais en outre l'élément humain est si prédominant chez Luc qu'il serait quelque peu incohérent avec cela d'insister fortement sur le fait que c'est la Parole de Dieu qu'il était en train d'écrire. Il voulait donc par-dessus tout éviter de le mettre en avant franchement ou formellement, bien qu'il prouve dans la pratique que chaque ligne qu'il a écrite était véritablement inspirée. L'ordre ordinaire (καθεξής) selon lequel il a rapporté les événements n'est pas celui dans lequel ces événements se sont déroulés, autrement dit l'ordre chronologique. Une telle séquence simple n'est en aucun cas le seul ordre, ni le meilleur, quel que soit le but. Pour Luc cela aurait été un arrangement infiniment inférieur à celui qu'il a adopté. Tout ce que cela signifie c'est qu'il a écrit son récit d'une manière méthodique dès le tout début. Ce qu'est cette méthode, on ne peut l'apprendre qu'en étudiant l'évangile lui-même. On prouvera, au fur et à mesure qu'on avancera dans cette étude, que l'ordre de Luc est essentiellement moral, et qu'il classe les faits, les conversations, les questions, les répliques et les discours de notre Seigneur selon leur liaison intérieure, et non pas selon la simple succession extérieure des événements, qui est en vérité la forme de récit la plus grossière et la plus infantile. Mais grouper les événements ensemble avec leurs causes et leurs

conséquences, dans leur ordre moral, est une tâche bien plus difficile pour l'historien, distincte du simple chroniqueur. Dieu seul a pu faire que Luc le fasse parfaitement.

(*) Voir « Exposé des Actes des Apôtres », ii p. 48: « L'Esprit de Dieu seul assure une vérité absolue, qu'aucune vue, audition ou recherche ne pourrait réaliser ».

De plus, Luc écrit comme un homme à un homme, révélant la bonté de Dieu dans un homme — l'Homme Christ Jésus. Il s'ensuit que tout ce qui peut donner un exemple d'humanité, que ce soit en Christ ou en nous devant Dieu, est mis en lumière de la manière la plus instructive. Il écrit pour aider son Excellence Théophile à connaître véritablement la certitude des choses dont il a été instruit. Dieu prend donc soin de ceux qui Le connaissent même imparfaitement, et Il voudrait les amener plus profondément dans la compréhension et la jouissance de ce qu'Il est maintenant en train de communiquer à l'homme par Sa grâce. « À celui qui a, il sera donné ». C'est la façon de faire de Dieu. Théophile avait été rendu capable de recevoir Christ et de Le confesser. C'est pourquoi, bien que Luc indique avec un soin particulier combien véritablement l'évangile était prêché aux pauvres (voir les ch. 4, 6, 7), pourtant son évangile dans son ensemble était adressé à cet homme de haut rang, maintenant disciple. Du point de vue des circonstances, personne n'est autant à plaindre quant à la vérité de Dieu, personne n'a autant besoin de la grâce de Dieu, que celui qui est grand dans ce monde, parce qu'il est particulièrement ouvert aux pièges, aux tentations et aux soucis du monde, qui font la guerre à l'âme et menacent d'étouffer la semence de la Parole. C'est pourquoi nous avons le soin en grâce de Celui qui sait si bien ce dont le cœur de l'homme a besoin, et qui, ne méprisant personne, daigne pourvoir au grand homme maintenant rendu humble, qui ressentait assurément sa pauvreté malgré son rang ou ses richesses.

Luc 1:5 et suiv.

Il est très clair que l'évangile de Luc est spécialement orienté vers les hommes en général, et qu'il manifeste la grâce de Dieu envers les Gentils si longtemps oubliés, ou qui semblaient l'être dans les voies apparentes de Dieu. Néanmoins certains ont trouvé, pensaient-ils, une difficulté insurmontable pour admettre que ce soit la caractéristique de Luc, parce que nous trouvons, par exemple, au tout début, que l'esprit de l'auteur est occupé de manière frappante par les circonstances du peuple juif avant, au moment et après la naissance de Christ. En fait, aucun des évangiles ne nous introduit si à fond dans toute la routine de leur état et de leur culte, avec leur relation aux puissances du monde : tout d'abord avec le roi qui les gouvernait, Hérode le Grand et, dans le chapitre suivant, avec l'empire Romain.

Mais je pense qu'on trouvera, si on regarde en dessous de la surface, qu'il n'y a aucune incohérence réelle entre la préface telle que nous avons en Luc, et l'attention générale qu'il porte aux Gentils dans le reste de son évangile. En fait, cela répond étroitement à ce que nous trouvons dans le ministère de l'apôtre (Paul) qui avait Luc comme compagnon d'œuvre. Car, bien que Paul fût par excellence l'apôtre des Gentils, et que le ministère de l'incirconcision lui ait été confié comme celui de la circoncision à Pierre, c'était néanmoins partout l'habitude de Paul de commencer par visiter d'abord les Juifs, ou comme il le dit lui-même : « aux Juifs premièrement, et au Grec » (Rom. 1:16 ; 2:9,10), c'est-à-dire aux Gentils. C'est justement le fait que Luc commence avec les Juifs, qui révèle l'œuvre de Dieu au milieu du résidu de ce peuple avant que nous trouvions l'annonce de Sa miséricorde envers les Gentils. Loin d'être une incohérence de la part de Luc par rapport à son but, cette introduction des Juifs au début de son évangile semble même être moralement nécessaire : en effet Dieu ne pouvait pour ainsi dire pas sortir pour s'adresser aux Gentils selon l'analogie de Ses actes et de Ses promesses au peuple Juif depuis le commencement, à moins de n'avoir en premier lieu manifesté Sa bonté chez ces derniers, et d'en avoir eu l'effet dédaigné par ces Juifs. Dieu prouve amplement Sa miséricorde envers Israël avant de se tourner vers les nations. Israël n'a rien voulu de Lui ni de Son royaume : les Gentils, eux, allaient écouter.

C'est pourquoi, bien que l'évangile de Luc soit celui des Gentils, nous trouvons en premier cet aperçu complet et franc de l'opération de la grâce de Dieu parmi les Juifs.

Luc 1:5-6

« Aux jours d'Hérode, roi de Judée, il y avait un certain sacrificateur, nommé Zacharie, de la classe d'Abia ; et sa femme était des filles d'Aaron, et son nom était Élisabeth » (1:5). Ainsi, nous avons le tableau vivant de l'état de choses en cours en Israël à l'époque. Il pouvait y avoir un prince étranger sur eux - un Édomite, et les souverains sacrificateurs pouvaient être dans une étrange confusion, comme on va le voir bientôt ; mais en face de tout cela, il y avait un sacrificateur dûment marié à l'une des filles d'Aaron, Zacharie, de la classe d'Abia.

« Et ils étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et dans toutes les ordonnances du Seigneur, sans reproche » (1:6). Si bas que fût l'état de choses, bas en Israël et tout à fait irrégulier à l'extérieur, néanmoins, au milieu de tout cela, il y avait des gens pieux : et la seule chose qui les rendait capables de marcher de la sorte en Israël, c'était la foi au Messie qui allait venir : cela au moins n'avait pas disparu. Au contraire, l'Esprit de Dieu opérait dans les cœurs de quelques-uns, les préparant pour Celui qui étaient en train de venir. Zacharie et Élisabeth faisaient partie de ces quelqu'uns. Ils attendaient avec une foi, dont l'effet, quand il est réel, est de donner la puissance de marcher justement. Les seules âmes qui marchaient bien, même selon la loi, étaient celles qui regardaient au-delà de la loi, à Christ. Ceux qui se reposaient simplement sur la loi, la violaient, bien que la loi fût leur sujet de gloire. Au contraire, ceux qui s'attendaient au Messie étaient fidèles, « marchant dans tous les commandements et dans toutes les ordonnances du Seigneur, sans reproche » (1:6).

C'est en principe la même chose maintenant. Il y a ceux qui prônent la loi comme règle de vie, mais ceux-là ne se comportent jamais bien selon cette norme. Au contraire, ceux qui vont de l'avant dans le sens de la grâce de Dieu, connaissant la pleine délivrance du croyant dans la rédemption qui est en Christ, ce sont eux qui manifestent vraiment la justice de la loi ; comme il est dit : « car ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour [le] péché, a condamné le péché dans la chair » (Rom. 8:3). Si je marche selon la loi, je ne l'accomplis pas ; si je marche selon l'Esprit, je l'accomplis. La même doctrine apparaît en Galates 5. Si nous marchons selon l'Esprit, il y a de bons fruits : « contre de telles choses, il n'y a pas de loi » (Gal. 5:23). Au contraire, la loi justifie les fruits de l'Esprit, mais l'Esprit ne justifie jamais les voies de quiconque trouve sa règle de vie dans la loi, laquelle est et ne peut être qu'une règle de condamnation et de mort pour le pécheur. Il n'y a pas de puissance de grâce, à moins que Christ ne soit l'Objet du cœur.

Tel était le cas de ce couple pieux en Israël. Le sacrificateur âgé et sa femme attendaient réellement (c'est-à-dire avec foi) le Messie. Leur espérance n'était pas un désir charnel de s'exalter ou d'exalter leur nation comme puissance terrestre, bien qu'il reste vrai qu'Israël sera la tête et les Gentils la queue (Deut. 28:13) quand le Messie viendra clore leur dernière et féroce tribulation, et les délivrer de leurs ennemis. Mais en ce jour-là le cœur du résidu pieux s'élèvera au-dessus de l'orgueil et de la vanité ; ils supporteront d'être exaltés au-dessus de tous les autres peuples de la terre. Tel est le conseil divin, selon la prophétie que Dieu accomplira sûrement en son temps.

Observez comment la foi mène à la fidélité. Ceux qui se bornent à regarder à la loi (c'est-à-dire autant que Dieu l'exige) n'accomplissent jamais Ses justes exigences. Dans tous les cas, il faut être au-dessus des obligations pour les remplir. Je dois avoir foi dans ce qui est l'objet [l'objectif] de Dieu afin d'accomplir Sa volonté. Si mes pensées sont occupées de Christ, je serai capable dans la même mesure de glorifier Dieu.

Luc 1:7-14

Il en était ainsi de Zacharie et de sa femme. Ils attendaient, par la foi, le Messie : c'est pourquoi ils étaient justes, et marchaient dans les commandements et les ordonnances du Seigneur de manière irréprochable. Néanmoins, ils avaient une déception de cœur qui correspondait à l'état de choses en Israël. « Ils n'avaient pas d'enfant, parce qu'Élisabeth était stérile ; et ils étaient tous deux fort avancés en âge » (1:7). Ils avaient prié pour cela, comme on le trouve après. Bien que Zacharie semble avoir même perdu de vue sa propre prière, Dieu ne l'avait pas oubliée.

Et ainsi « il arriva, pendant qu'il exerçait la sacrificature devant Dieu dans l'ordre de sa classe » (1:8) — car il était fidèle aux exigences du devoir quotidien — « que, selon la coutume de la sacrificature, le sort lui échut d'offrir le parfum en entrant dans le temple du Seigneur. Et toute la multitude du peuple priaient dehors, à l'heure du parfum » (1:9-10). Nous avons là une présentation complète et vivante de ce qui se passait effectivement alors en Israël.

« Et un ange du Seigneur lui apparut, se tenant au côté droit de l'autel du parfum » (1:11). Sous cette forme, une telle visite était inconnue depuis longtemps. C'était une intervention miséricordieuse de Dieu (non pas simplement « à de certaines saisons », comme nous le trouvons dans un autre évangile [Jean 5:4], pour la guérison des maladies et infirmités du peuple, mais) dans le but plus glorieux d'annoncer le précurseur du Messie Lui-même. Était-ce si étrange après tout qu'il dût naître en dehors de la nature de ce couple pieux ? On n'aurait pas pu anticiper pareille chose, mais une fois annoncée comme l'intention de Dieu, nos cœurs voient combien cela était sage et approprié ! « Et Zacharie, le voyant, fut troublé, et la crainte le saisit. Et l'ange lui dit : Ne crains pas, Zacharie, parce que tes supplications ont été exaucées, et ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jean » (c'est-à-dire le don de Dieu ; 1:12-13). « Et il sera pour toi un sujet de joie et d'allégresse, et plusieurs se réjouiront de sa naissance » (1:14). Cela était calculé pour frapper l'œil et le cœur de tout Israélite pieux, comme un don manifeste de Dieu. Le SEIGNEUR était fidèle à Son peuple et à Ses desseins. Nombreux étaient ceux qui à cette époque attendaient le Messie. On sait même d'après des auteurs païens qu'il y avait une forte tradition, générale et ancienne (sans doute dérivée de celle de Balaam autrefois, et de Daniel plus tard, et de la Septante), qu'à cette époque-ci un grand prince devait naître en Israël, qui conduirait cette nation à la suprématie. Par conséquent, ils allaient naturellement faire attention à cette naissance extraordinaire, et au parcours singulier de la vie que Jean le baptiseur suivrait, ainsi qu'à sa prédication une fois le temps venu.

Luc 1:15-17

« Il sera grand devant le **Seigneur** (*), et il ne boira ni vin ni boisson forte ; et il sera rempli de l'Esprit Saint déjà dès le ventre de sa mère » (1:15). Il serait nazaréen, séparé pour le Seigneur, non seulement extérieurement, mais avec une puissance de Dieu intérieure et spéciale. « Et il fera retourner plusieurs des fils d'Israël au Seigneur leur Dieu » (1:16). Ce serait le but caractéristique de sa mission : les appeler à revenir à Dieu dont ils s'étaient écartés. « Et il ira devant lui dans l'esprit et la puissance d'Élie, pour faire retourner les cœurs des pères vers les enfants, et les désobéissants à la pensée des justes, pour préparer au Seigneur un peuple bien disposé » (1:17). Élie était le prophète qui pris en main les obligations violées du peuple. C'est pour cela qu'il alla à Horeb. Sa grande mission de devant Dieu a été de ramener le peuple à la loi de Dieu, en particulier au travers de la scène si frappante de son histoire. Horeb était le lieu où la loi fut donnée, et Élie y revint, sentant à quel point le peuple s'était éloigné de Dieu. Jean Baptiste, dans l'esprit et la puissance d'Élie, devait maintenant appeler le peuple à revenir. C'est la repentance ; ce n'est pas bien sûr la grande œuvre de Dieu ôtant le péché : cela ne pouvait être fait que par un seul, le Seigneur Jésus. Ce n'est pas non plus la puissance du Saint Esprit répandu sur Israël. Cela aussi ne pouvait être fait que par Christ. Il est, comme on le trouve dans l'évangile de Jean, « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde... Celui qui baptise du Saint Esprit » (Jean 1:29, 33). Mais Jean le baptiseur put au moins faire sa propre tâche par la grâce donnée de Dieu ; il devait aller « devant lui dans l'esprit et la puissance d'Élie ».

C'est un témoignage remarquable : d'abord parce qu'il est dit qu'il ira devant le Seigneur, c'est-à-dire devant l'Éternel, une affirmation claire de la dignité de Jésus. Il était en vérité l'Éternel ; et ce messenger de Lui devait aller devant Sa face, et ensuite « dans l'esprit et la puissance d'Élie, pour faire retourner les cœurs des pères vers les enfants ». Il n'y avait pas d'union, seulement de l'aliénation : tout était brisé en Israël. Le péché produit toujours de tels bouleversements. Mais Jean devrait « faire retourner les cœurs des pères vers les enfants » ; c'est-à-dire qu'il serait employé par Dieu pour les unir dans l'affection, et aussi pour les instruire moralement, ou conduire « les désobéissants à la pensée des justes ». D'où, à tous égards, tant dans l'affection que dans la puissance morale et la sagesse, sa mission était de « préparer au Seigneur un peuple bien disposé ». Voilà ce que serait le travail de Jean : « préparer au Seigneur un peuple bien disposé ».

(*) Dans cet évangile, les autorités montrent des variantes considérables sur l'emploi de l'article défini devant Seigneur. « Seigneur » sans l'article se trouve régulièrement pour Jehovah (Yahweh) de l'Ancien Testament, comme dans la Septante. De même au verset 16. Voir encore au verset 28.

Luc 1:18-20

« Et Zacharie dit à l'ange : Comment connaîtrai-je cela ? car moi, je suis un vieillard, et ma femme est fort avancée en âge » (1:18). L'incrédulité opère juste au moment où Dieu allait accomplir cette insigne grâce — un cas remarquable, mais nullement rare, que nous ferions bien d'appliquer à nos âmes. C'est-à-dire que, lorsque Dieu a des intentions de grâce envers nous, nous sommes trop enclins à limiter le Seigneur, à douter de Lui alors même que la bénédiction est sur le point de nous atteindre, et à mettre quelque difficulté en travers du chemin, cédant aux suggestions de l'ennemi et à l'incrédulité de nos propres cœurs. Zacharie demande par conséquent comment il connaîtrait ces choses.

L'ange répond : « Moi, je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu, et j'ai été envoyé pour te parler et pour t'annoncer ces bonnes nouvelles. Et voici, tu seras muet et tu ne pourras point parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce que tu n'as pas cru mes paroles qui s'accompliront en leur temps » (1:19-20). Une mesure de châtement est donc mise sur Zacharie, à la fois un signe pour les autres, et une réprimande pour lui-même. Le fait même qu'il soit tout à coup devenu muet allait éveiller l'attention des gens. Ils devaient voir qu'une circonstance extraordinaire avait eu lieu, et cela pourrait les amener à réfléchir. Mais par ailleurs, Dieu ayant envoyé Son ange lui dire que ces choses allaient se faire, Zacharie montra son incrédulité en demandant un autre signe ; d'où son châtement. Les paroles de Dieu s'accompliraient en leur temps, malgré son incrédulité. La miséricorde ôte le châtement en son temps.

Luc 1:21-25

« Et le peuple attendait Zacharie ; et ils s'étonnaient de ce qu'il tardait tant dans le temple. Et quand il fut sorti, il ne pouvait pas leur parler : et ils reconnurent qu'il avait vu une vision dans le temple ; et lui-même leur faisait des signes, et il demeura muet. Et il arriva que, quand les jours de son ministère furent accomplis, il s'en alla dans sa maison » (1:21-23). Tout sacrificateur avait à servir dans sa classe d'un sabbat à l'autre ; aussi quand la semaine se termina, il partit. « Or après ces jours, Élisabeth sa femme conçut, et elle se cacha cinq mois, disant : Le Seigneur m'a ainsi fait aux jours où il m'a regardée, pour ôter mon opprobre parmi les hommes » (1:24-25). Autant le sentiment d'Élisabeth dans ces circonstances montrait de la piété, autant l'incrédulité de Zacharie était un témoignage frappant de ce qui nous est si naturel à tous.

Ceci clôture les premiers événements que l'Esprit de Dieu nous donne par Luc.

Luc 1:26-38

Luc 1:26-30

L'ange Gabriel avait déjà été envoyé à Daniel autrefois pour lui faire connaître la venue du Messie et son retranchement dans la fameuse prophétie des 70 semaines (Daniel 9:26). Maintenant, il vient vers Marie, la promise de Joseph ; et à elle, « la vierge » mentionnée par un prophète encore plus ancien (Ésaïe 7:14), il lui annonce la naissance de ce Messie. Il n'est pas étonnant qu'il la salue comme favorisée, lui disant que le Seigneur est avec elle. « Tu es bénie entre les femmes ». Marie, bien que troublée, réfléchit à ce que pourrait être le sens de cette salutation. L'ange lui dit de ne pas craindre, car elle avait trouvé grâce auprès de Dieu. Elle était le canal choisi des desseins merveilleux qui doivent encore remplir de bénédiction le monde ainsi que son propre peuple : elle était désignée pour être la mère de Celui par qui Dieu allait résoudre toutes les difficultés que le péché avait introduites dans le monde, par un juste triomphe sur ce péché — pour donner à Dieu la possibilité de bénir ceux qui croient, bien qu'ils aient été pécheurs, et de les faire triompher avec justice par et avec Lui.

Luc 1:31-33

C'est pourquoi il dit : « Et voici, tu concevras dans ton ventre, et tu enfanteras un fils, et tu appelleras son nom Jésus » (1:31) — un Sauveur divin. « Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père » (1:32). C'est une autre gloire, tout à fait différente, qui évidemment combine Son titre de Messie avec Sa puissance salvatrice. « *Et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume* » (1:33). Même dans le plus humble domaine, combien Son royaume est loin d'être une simple domination humaine !

Luc 1:34

« Et Marie dit à l'ange : Comment ceci arrivera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ? » Elle ne doute pas, mais demande avec confiance. C'est pourquoi il n'est question ni de la rendre muette, ni d'aucun signe d'incrédulité, comme dans le cas de Zacharie, qui demanda : « Comment connaîtrai-je cela ? » Il peut y avoir des questions qui traversent l'esprit et ont besoin de réponses, sans pour autant trahir un manque de foi. Deux questions peuvent paraître voisines dans la forme, mais voilà que l'une d'elles provient en réalité de l'incrédulité. Dieu ne juge pas selon l'apparence, mais Il regarde au cœur.

Luc 1:35 — Toujours Fils de Dieu

L'ange explique donc avec toute grâce à Marie : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-haut te couvrira de son ombre ; » — ce ne devait pas être la puissance de la nature, mais la puissance divine — « c'est pourquoi aussi la sainte chose qui naîtra sera appelée 'Fils de Dieu' » (1:35), et non pas simplement 'Fils d'homme'. Ceci est extrêmement important. « Fils de Dieu » est un titre qui appartient à notre Seigneur à la fois dans Sa gloire divine avant de devenir homme, et aussi ici-bas ; car, dans ce lieu où Il est devenu homme, Il n'a pas cessé d'être Fils de Dieu. Comme incarné, Il a encore été le Fils de Dieu. Et encore, quand Il est ressuscité d'entre les morts, la même chose a été vraie : Il a été le Fils de Dieu comme ressuscité. Il est donc clair que c'est un titre qui Lui appartient dans les trois conditions dans lesquelles l'Écriture représente notre Seigneur. Il a été le Fils de Dieu quand Il était purement et simplement une Personne Divine ; Il a été Fils de Dieu quand Il est devenu homme ; Il a encore été, et reste Fils de Dieu quand Il est ressuscité d'entre les morts et est remonté de ce monde au ciel.

Luc 1:35 — Pas de tache originelle

Mais il y a autre chose à noter : Son incarnation ne Le met nullement en contact à un quelconque degré, si petit soit-il, avec la souillure de la nature déchue de l'homme. Cela a été absolument empêché par la particularité unique de Sa conception, effectuée par la puissance du Saint Esprit. « C'est pourquoi aussi la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu ». Ainsi, Il était saint, non seulement dans Sa nature divine, mais dans Son humanité. Il était par excellence le Saint de Dieu : sans cela, non seulement le salut aurait été impossible pour nous, mais il aurait été hors de question qu'Il pût être Lui-même agréé comme homme. Nous avons donc dans ce passage la vérité la plus importante quant à la naissance de cet enfant merveilleux, et quant à l'union des natures divine et humaine dans la personne de Christ. Beaucoup de ce qui est donné ici est particulier à Luc.

Luc 1:36-38

Marie est informée aussi de ce que Dieu faisait à sa cousine Élisabeth car, comme l'ange ajoutait : « rien ne sera impossible à Dieu » ; elle s'incline tout de suite devant la volonté du SEIGNEUR avec ces paroles : « Voici l'esclave du SEIGNEUR ; qu'il me soit fait selon ta parole. Et l'ange se retira d'auprès d'elle ».

Luc 1:39-55

Marie se lève alors, va dans la maison de Zacharie et salue sa parente, Élisabeth, ce qui donne l'occasion de l'hommage merveilleux qui fut rendu, y compris par l'enfant à naître, l'enfant d'Élisabeth, à celle qui était la mère prédestinée du Messie, en l'honneur du Messie lui-même. La conséquence en fut qu'Élisabeth, remplie de l'Esprit Saint, éclate en reconnaissance de la place que Dieu a donnée à Marie. « Et d'où me vient ceci, que la mère de mon Seigneur vienne vers moi ? » Combien il est remarquable et magnifique de voir que même l'enfant encore à naître est reconnu comme le Seigneur ! Nous trouvons exactement la même chose chez Marie. Elle n'a nullement l'idée de ne plus être dans la position d'un pécheur dans le besoin ; de son côté, la naissance miraculeuse de Jean ne fait pas perdre à Élisabeth son sens du Messie, mais y ajoute plutôt. Elle reconnaît en même temps que Dieu a montré une faveur singulière à l'âme de Marie. « Et bienheureuse est celle qui a cru ; car il y aura un accomplissement des choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur » (1:45). Elle savait que ce qui était arrivé à son mari était dû à l'incrédulité, et elle le met en contraste avec le cœur de Marie, humble parce qu'elle croyait.

Marie répond : « Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur, car il a regardé l'humble état de son esclave ; car voici, désormais toutes les générations me diront bienheureuse » (1:46-48). Il est remarquable de voir combien l'Écriture a répondu simplement et à l'avance à l'incrédulité monstrueuse de l'homme qui abaisse Dieu autant qu'elle exalte l'être humain. Marie n'avait aucune pensée d'exaltation. Elle dit : « Toutes les générations me diront bienheureuse [= bénie] », et non pas quelqu'un de qui vient la bénédiction. Elle a été l'objet de la bénédiction, non pas la donatrice ni la médiatrice de la bénédiction. « Car le Puissant m'a fait de grandes choses, et son nom est saint [elle ne dit rien sur elle] ; et sa miséricorde est de générations en générations sur ceux qui le craignent [non pas sur ceux qui le prient ou qui l'adorent]. Il a agi puissamment par son bras ; il a dispersé les orgueilleux dans la pensée de leur cœur ; il a fait descendre les puissants de leurs trônes, et il a élevé les petits [faisant allusion à sa position à elle et à celle d'Élisabeth] ; il a rempli de biens ceux qui avaient faim, et il a renvoyé les riches à vide ; il a pris la cause d'Israël, son serviteur, pour se souvenir de sa miséricorde (selon qu'il avait parlé à nos pères) envers Abraham et envers sa semence, à jamais » (1:49-55). Le caractère juif de la joie et de la reconnaissance de la miséricorde est remarquable.

Luc 1:56-80

Luc 1:56-66

Marie demeura donc avec sa cousine trois mois, puis retourna chez elle. « Or le temps où elle devait accoucher fut accompli pour Élisabeth, et elle mit au monde un fils. Et ses voisins et ses parents apprirent que le Seigneur avait magnifié sa miséricorde envers elle, et ils se réjouirent avec elle » (1:57-58). On avait coutume en général d'appeler l'enfant d'après le nom de son père ; mais la mère, qui seule pouvait parler, indique qu'il serait appelé Jean. Il est fait appel à Zacharie qui écrit : « Jean est son nom ». Et immédiatement le châtiment de son incrédulité le quitte. Sa langue se délia, et il parlait et louait Dieu, ce qui remplit tout l'entourage de crainte, d'étonnement, se demandant ce que serait cet enfant.

Luc 1:67-75

Zacharie éclate en accents de louange. « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, car il a visité et sauvé son peuple, et nous a suscité une corne de délivrance dans la maison de David son serviteur » (1:68-69). Combien est remarquable cette grâce qui ne regarde pas tant à sa propre maison qu'à la maison de David serviteur de Dieu ! C'était de la foi. Pendant le temps de son mutisme, Zacharie a médité sur les voies du SEIGNEUR ; et de même que le Saint Esprit avait rempli Élisabeth, de même qu'Il avait rempli le bébé dans le ventre de sa mère, maintenant Il remplit Zacharie, qui prophétise la fin de ces merveilles : « une délivrance de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent ; pour accomplir la miséricorde envers nos pères et pour se souvenir de sa sainte alliance, du serment qu'il a juré à Abraham notre père, de nous accorder, étant libérés de la main de nos ennemis, de le servir sans crainte » (1:71-74). Il est important d'observer combien tout ceci est imprégné de la saveur des espérances de l'Ancien Testament. Ce n'est pas simplement une question de péchés, mais d'être délivrés de leurs ennemis, ce qui finalement n'est assurément pas le sentiment du chrétien aujourd'hui, et ne doit pas l'être. Étant délivré de ses péchés, le chrétien ne sert-il pas Dieu au milieu de ses ennemis ? Ainsi, lorsque le Seigneur viendra, ce sera simplement pour l'enlever du milieu de ses ennemis quand le moment de la délivrance arrivera. Ici la formule est différente : « libérés de la main de nos ennemis, pour le servir sans crainte, en piété et en justice devant lui, tous nos jours » (1:74-75). Telle est l'espérance qu'attend Israël selon les Psaumes et les prophètes.

Luc 1:76-79

« Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-haut : car tu iras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies » (1:76) — une allusion claire à Malachie 3:1 ainsi qu'à Ésaïe 40 — « pour donner la connaissance du salut à son peuple, dans le pardon de leurs péchés » (1:77). Cela ne veut pas dire que les Juifs n'auront pas la rémission de leurs péchés ; mais ils l'auront avec la délivrance de leurs ennemis. Tout cela est « par les entrailles de miséricorde de notre Dieu, selon lesquelles l'Aube d'en haut nous a visités (*), afin de luire à ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix » (1:78-79).

(*) « a visités », comme le Texte Reçu, Tischendorf, Tregelles, Blass et les manuscrits A C et quelques cursives. D'autres adoptent « visitera » comme aleph B L, et les versions Syriaques et Arméniennes.

Telle sera la condition dans laquelle les Juifs seront finalement trouvés par Dieu ; il y aura une obscurité spéciale juste avant que la lumière ne brille sur eux.

Le Seigneur est venu la première fois quand ils étaient dans une amère dégradation sous la domination des Gentils, et dans des ténèbres morales ; ce sera encore davantage le cas lorsqu'Il reviendra. Il y aura une servitude renouvelée sous la puissance de l'Occident ; un roi étranger régnera dans le pays, et une puissance spéciale d'égarément de Satan sera là, mais le Seigneur apparaîtra pour la déroute de tous leurs ennemis et la complète délivrance de Son peuple Israël.

Luc 1:80

En attendant, « l'enfant croissait et se fortifiait en esprit ; et il fut dans les déserts jusqu'au jour de sa manifestation à Israël ». Nous avons vu qu'avant qu'apparaisse le caractère vaste et universel de l'évangile, selon Luc, (la grâce de Dieu envers l'homme), il est pris le plus grand soin pour que soient montrés la bonté et la patience du Seigneur rencontrant Israël dans l'état tel qu'ils étaient alors. Ils ont ainsi la responsabilité de refuser leur Messie, avant que Dieu ne pose les bases de la très riche grâce envers l'homme en général.

Luc 2

Luc 2:1-7

Voir « Introductory Lectures » p 247-256.

Luc 2:1-3

Nous avons eu le précurseur du Seigneur, et l'annonce de la naissance de Jésus. Mais maintenant ce chapitre s'ouvre sur un événement providentiel que nous ne trouvons dans aucun autre évangile, et qui explique pourtant un fait qui se trouve à la fois dans le premier et le troisième évangile : Jésus naquit à Bethléhem. Ses parents vivaient normalement en Galilée. Si donc la résidence normale de Ses parents était à Nazareth, vers l'extrémité nord du pays, comment pouvait-il naître à Bethléhem presque à l'autre extrémité du pays ?

« Or il arriva, en ces jours-là, qu'un décret fut rendu de la part de César Auguste, [portant] qu'il fût fait un recensement de toute la terre habitée » (2:1). César Auguste était alors l'empereur de Rome, le dernier empire des hommes dans Daniel. Même la Terre Sainte était assujettie à ces puissances impériales. César utilisa son pouvoir comme si tout lui appartenait, et le marqua en exigeant que tout homme soit présent dans sa propre ville. C'était un témoignage de ce que tout le monde habité lui était entièrement assujetti à lui, et non à Christ. La sujétion à Christ sera en son temps selon Dieu, elle sera le fruit de Sa propre puissance, quand Jésus sera visiblement exalté, et que la puissance directe de Dieu Lui sera remise entre les mains ; car Christ étant Lui-même une Personne divine ainsi qu'un homme, Il exercera toute la puissance comme homme, sans cependant déroger au moindre degré aux droits et à l'autorité de Dieu ; et même Il manifestera ceux-ci glorieusement devant le monde, comme Il les a déjà établis devant Dieu et, pour la foi, à la croix.

Avec César Auguste cependant, c'était très différent. Le peuple de Dieu lui-même était placé dans la servitude ; et chose étonnante, la mère du Messie et Son père légal, faisant tous les deux partie de ceux qui devaient obéir au décret de l'empereur romain. Ils montèrent donc pour le recensement à leur propre ville, la cité de David, Bethléhem, accomplissant par-là les prophéties. Et ceci est d'autant plus remarquable qu'au v. 2, il nous est dit : « Le recensement lui-même se fit seulement lorsque Cyrénus eut le gouvernement de la Syrie » (2:2). Il ne fut pas effectué au temps considéré ici, mais il fut suffisamment enclenché pour faire venir les parents de notre Seigneur de Nazareth en Galilée jusqu'à Bethléhem, ce qui n'accomplissait aucun recensement de l'homme, mais seulement la prophétie de Dieu. Dieu prit soin qu'il soit accompli juste assez pour mener à bien Ses desseins. Le recensement ne fut achevé que quelques années après, lorsque Cyrénus fut gouverneur de Syrie, mais en attendant, tous montèrent pour être enregistrés, chacun dans sa propre ville (2:3).

Luc 2:4-5 — Fils de David par Salomon et Nathan

Par conséquent, « Joseph aussi monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, dans la ville de David qui est appelée Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour être enregistré avec Marie, la femme qui lui était fiancée, laquelle était enceinte » (2:4-5). Chez les Juifs, à

partir du moment où une femme était fiancée, elle était considérée légalement comme la femme de celui à qui elle était fiancée. Ainsi le Seigneur, alors qu'Il était réellement Fils de Sa mère Marie, était légalement Fils de Joseph ; et Joseph et Marie étaient les deux de la lignée royale. Le Seigneur Jésus, représentait donc David des deux côtés ; mais comme la loi l'exigeait, il était descendant de Salomon du côté légal. Car peu importe qu'Il fût indiscutablement le fils de Marie ; comme descendant de la lignée de Nathan, Il n'aurait pas pu être le Messie selon la loi, tant qu'il y avait un représentant vivant de la lignée de Salomon. Mais étant légalement réputé être Fils de Joseph autant qu'enfant de Marie, le Seigneur descendait de ses aïeux de manière exacte et complète permettant à tous égards d'être le « Fils de David », le Messie. Je dis ceci tout à fait indépendamment de Sa gloire divine, qui était exigée pour d'autres raisons beaucoup plus profondes.

Luc 2:6-7

Ainsi donc, « il arriva, pendant qu'ils étaient là, que les jours où elle devait accoucher s'accomplirent ; et elle mit au monde son fils premier-né, et l'emballota, et le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie » (2:6-7). Luc aime toujours présenter les caractéristiques morales. En conséquence, il y a une indication très instructive pour nous dans le fait que Jésus fut couché dans la crèche, non pas dans l'hôtellerie. Il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. Le Seigneur de gloire quand Il naquit dans ce monde fut couché dans la mangeoire d'une étable. Quel tableau de l'état du monde ! Il n'y avait pas de place pour Lui qui était Dieu dans le monde ! Les enfants des hommes, selon leurs moyens, trouvaient de la place dans l'hôtellerie comme cela leur convenait. Ceux qui avaient de l'argent pouvaient commander une place proportionnée à ce qu'ils étaient prêts à payer. Mais les parents du Seigneur étaient dans une telle pauvreté qu'ils étaient complètement méprisés à l'hôtellerie, et le seul endroit où ils purent trouver un abri pour l'Enfant était une mangeoire.

Mais cela n'empêchait pas l'effusion de la grâce divine, pas plus qu'on ne pouvait nier, sauf par incrédulité, la gloire divine de Celui qui était couché là. L'incrédulité n'accepte jamais que le Seigneur du ciel et de la terre ait pu naître dans de telles circonstances et avec de tels parents. En fait l'incrédulité trouve partout une pierre d'achoppement absolu, dans le seul fait même de naître, dans le fait d'être réellement un homme, dans le fait de connaître plus que tous les hommes l'amertume du monde, le mépris et la haine des hommes, et finalement la croix. Mais c'est justement la vérité de Dieu, et la seule vérité qui fait vraiment connaître Dieu et qui délivre l'homme. Ceux qui la reçoivent sont les simples. C'est la grâce qui les rend tels, spécialement ceux de basse condition. Sans doute elle peut aussi rendre simples les plus orgueilleux ; mais en règle générale elle s'adresse particulièrement (Luc souligne ce fait) à ceux qui sont méprisés sur la terre comme Christ l'a été.

Luc 2:8-20

Luc 2:8-11

« Et il y avait dans la même contrée des bergers demeurant aux champs, et gardant leur troupeau durant les veilles de la nuit. Et voici, un ange du Seigneur se trouva avec eux, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux ; et ils furent saisis d'une fort grande peur » (2:8-9). Il n'y avait pourtant pas de raison d'avoir peur. L'homme, parce qu'il est pécheur, a peur de Dieu, mais en vérité « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:16). C'est dans cet état d'esprit-là que « l'ange leur dit : N'ayez point de peur, car voici, je vous annonce un grand sujet de joie qui sera — » (2:10) — non pas exactement « pour tout *les* peuples ». Car, bien que Luc proclame finalement la grâce salvatrice comme s'adressant à tous les hommes, il commence dans les strictes limites d'Israël, et montre Dieu comme étant fidèle à Son peuple, et désireux d'accomplir toutes Ses promesses s'ils voulaient bien recevoir Jésus. Mais ils ne le voulurent pas ; et par conséquent Dieu a été moralement justifié de se détourner des Juifs méprisants pour se tourner vers les Gentils. La vraie manière de comprendre cette phrase

est : « ... un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple » (2:10 fin), au sens de « tout le peuple d'Israël ». Le verset suivant le confirme : « car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur » (2:11). C'était l'Oint de Dieu, que leurs pères avaient longtemps attendu et cherché. L'Enfant était maintenant né, le Fils leur était donné, comme disait le prophète (Ésaïe 9:6).

Luc 2:12

« Et ceci en est le signe pour vous, c'est que vous trouverez un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche » (2:12). Ce devrait être un petit enfant, et il en était ainsi : un signe très significatif — non pas un Messie en puissance et en gloire comme les Juifs l'attendaient, mais un nourrisson enveloppé dans des langes, qui en grâce était soumis à toutes les réalités des circonstances d'une naissance et d'une enfance humaines, et qui, quant aux circonstances extérieures, fut trouvé couché dans une mangeoire.

Luc 2:13-14

Voilà donc la position d'obscurité dans laquelle Il entra, le monde entier étant vraiment hors circuit ; cependant Dieu ne voulait pas laisser courir l'idée que Son Fils s'accordait à l'état des hommes dans le péché, et Il Lui donne, par conséquent, une place pour ainsi dire en dehors. En contraste avec tout cela, « soudain il y eut avec l'ange une multitude de l'armée céleste, louant Dieu, et disant : Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts ; et sur la terre, paix ; et bon plaisir dans les hommes (*) ! » (2:13-14). Ceci comprend en quelques mots toute l'étendue du dessein divin. La manifestation du Fils, devenu maintenant un homme, y conduisait ; elle n'était pas précisément le terrain moral de ce dessein, ni les moyens par lesquels ce dessein serait accompli, mais elle était le résultat de ce dessein en ce qu'elle illustrait, aux yeux des anges non jaloux, le bon plaisir de Dieu dans les hommes (non pas dans les anges).

(*) Une partie des manuscrits donne « Bon plaisir dans les hommes », et une autre partie et des éditeurs adoptent « paix aux hommes de bonne volonté ».

Tout d'abord il y a, « Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts » (2:14a). Jusqu'à la naissance de Jésus, tout avait été sujet de déception dans l'homme. La créature placée dans les meilleures conditions s'était effondrée, et toute tentative par d'autres moyens de la corriger avait apporté soit de la destruction chez les hommes, soit de la rébellion contre Dieu, allant de mal en pis. Le déluge n'avait pas réparé le monde, mais avait simplement détruit les hommes. La loi n'avait fait qu'aggraver la condition de l'homme, provoquant leur péché pour en faire de la transgression ouverte, scellant par là leur condamnation.

Mais la naissance du Seigneur Jésus est de suite le signal pour les anges de proclamer : « Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts » (2:14a). Ce n'est pas simplement « Gloire à Dieu ici-bas », mais « dans les lieux très-hauts », dans tout l'univers de Dieu, et expressément, dans les lieux qui sont les plus hauts — gloire à Dieu finalement partout. Sur la terre, où il n'y a eu que guerre contre Dieu, et confusion, misère et rébellion chez l'homme — sur une telle terre, paix ! (2:14b). Rien moins que cela ne découle de la naissance du Messie, quoique pas tout d'un coup, mais l'armée céleste englobe les résultats magnifiques de la naissance de Celui qui est Père du siècle à venir, bien que pas tout de suite (Ésaïe 9: 6). Cette naissance, aussi, était l'expression du bon plaisir de Dieu dans des hommes. Il ne pouvait y avoir une plus grande preuve du bon plaisir de Dieu que cela ; car le Fils de Dieu n'est pas devenu un ange, mais un homme. Il était Dieu de toute éternité, mais il est devenu homme. Ceci a rendu un témoignage irréfutable et évident à quiconque réfléchit à quel point des hommes ont été un objet d'amour pour Dieu. L'armée céleste n'a fait que proclamer les grandes lignes de cela. Elle n'est pas entrée dans les détails ; peut-être ne savaient-ils pas comment aucun de ces détails allait s'accomplir. Mais le grand fait était là devant eux ; le Seigneur du ciel était ce petit enfant, objet de mépris pour l'homme, enveloppé de langes et couché dans une mangeoire, peut-être comme aucun autre bébé ne le fut. Il n'est pas étonnant que cela ait suscité les plus fortes acclamations des

anges. Ils y ont vu la gloire de Dieu ; ils ont vu les hommes être les objets de Son amour et de Sa condescendance infinis ; ils ont anticipé la paix pour la terre, en dépit des apparences, en dépit de César Auguste et de ses décrets, en dépit des armées romaines, ces marteaux de fer massif qui abattaient les nations, la bête foulant aux pieds ce qui ne pouvait pas être dévoré (Daniel 7:7) — en dépit de tout cela, « paix sur la terre » ! Ils regardaient aux choses comme la scène où la gloire et la grâce de Dieu se manifestaient désormais dans l’homme (parce que le Fils était maintenant homme), et ils avaient raison.

Luc 2:15-20

Quand la vision extraordinaire eut disparu, les bergers se dirent l’un à l’autre : « Allons donc jusqu’à Bethléhem, et voyons cette chose qui est arrivée que le Seigneur nous a fait connaître. Et ils allèrent en hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et le petit enfant couché dans la crèche. Et l’ayant vu, ils divulgèrent la Parole qui leur avait été dite touchant ce petit enfant. Et tous ceux qui l’ouïrent s’étonnèrent des choses qui leur étaient dites par les bergers » (2:15b-18).

Ainsi, avec leur manière candide, ils agirent selon ce qui leur avait été donné à connaître par le rapport des anges ; et ayant eu la confirmation de sa véracité, ils répandirent les nouvelles. Ils anticipaient jusque-là la voie de la grâce. Les nouvelles d’une si grande bonté et d’une si grande joie ne pouvaient ni ne devaient rester confinées aux cœurs de ceux qui en avaient reçu la première communication. Ils les firent connaître partout où ils purent. « Et Marie gardait toutes ces choses par-devers elle, les repassant dans son cœur » (2:19). Un sentiment plus profond opérait sans doute dans ses pensées. Le temps n’était pas venu pour la propagation de l’évangile qui était en réserve : la base n’en était même pas posée. Mais elle qui devait être nécessairement et intimement intéressée par les merveilles qui l’entouraient — elle pesait tout, et gardait ces choses précieusement dans son cœur. « Et les bergers » aussi, des hommes simples, si favorisés de Dieu, « s’en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu’ils avaient entendues et vues, selon qu’il leur en avait été parlé » (2:20).

Luc 2:21-40 — Né sous la loi

Luc 2:21

Nous voyons maintenant le Seigneur Jésus sous la loi de Moïse, comme dans les versets précédents on l’a vu né de femme (Gal. 4:4). « Et quand huit jours furent accomplis pour le circoncire, son nom fut appelé Jésus, nom duquel il avait été appelé par l’ange avant qu’il fût conçu dans le ventre » (2:21). Ce nom de Jésus se réfère à la fois à ce qu’Il est l’Éternel et Sauveur, comme nous le dit Matthieu 1:21. Ici le fait est simplement mentionné.

Luc 2:22-24

Néanmoins, nous avons ici plus qu’en Matthieu, avec la preuve juive de la pauvreté de la sainte famille, comme précédemment nous avons eu le mépris de l’homme démontré par les circonstances humbles dans lesquelles le Seigneur naquit (2:7).

« Et quand les jours de leur purification, selon la loi de Moïse, furent accomplis, ils le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur (selon qu’il est écrit dans la loi du Seigneur, que tout mâle qui ouvre la matrice sera appelé saint au Seigneur) (Exode 13:2,12), et pour offrir un sacrifice, selon ce qui est prescrit dans la loi du Seigneur, une paire de tourterelles ou deux jeunes pigeons » (2:22-24 ; voir Lévit. 5:11). Or nous savons d’après le Pentateuque que ce sacrifice relevait d’une disposition de la loi pour le cas de parents extrêmement pauvres. Ainsi Luc présente les deux traits déjà notés comme caractéristiques de son évangile. Tout d’abord, on voit l’évangéliste montrant le Seigneur rencontrant Israël entièrement sur le terrain des ordonnances divines, et présenté dans la plus stricte soumission à la loi « au Juif premièrement » (Rom. 1:16 et 2:10). Le trait suivant de Luc est le

déploiement de principes moraux manifestés dans tout ce qui entourait le Seigneur lors de Sa venue dans le monde, ainsi que dans Ses voies dans ce monde. L'évangile est prêché aux pauvres ; et le Seigneur n'a pas prêché l'Évangile aux pauvres comme un Patron riche, puissant et distingué, bien que, même comme homme, Il eût droit à la place la plus élevée sur la terre. Mais bien qu'Il fût riche, le Seigneur Jésus a goûté dans toute sa réalité à ce que c'était d'être pauvre (2 Cor. 8:9) et méprisé. Il ne l'a pas goûté en tant que bienfaiteur à la manière du monde : les grands du monde sont appelés bienfaiteurs, quand ils épargnent de leur superflu pour les plus démunis. Comme il est dit : « Ceux qui exercent l'autorité sur elles sont appelés bienfaiteurs ; mais il n'en sera pas ainsi de vous » (Luc 22:25b-26a). Et s'il nous est ordonné de ne pas agir ainsi, Jésus, de Son côté, n'a sûrement pas agi ainsi, tout au contraire. Infiniment au-dessus de tout, Il a néanmoins pris Sa place avec les moindres, avec les plus obscurs et oubliés dans le pays, et ceci dès le début de Sa course terrestre, comme nous le voyons.

Luc 2:25-32 — Siméon

Dans les faits de l'enfance de notre Seigneur, il n'y a pas eu d'éclat naturel, mais une humiliation évidente ; par contre, quelle gloire morale ! Cela fait encore partie du genre de remarques fort appropriée de la part de Luc, et qu'il est seul à faire : « Et voici, il y avait à Jérusalem un homme dont le nom était Siméon ; et cet homme était juste et pieux, et il attendait la consolation d'Israël ; et l'Esprit Saint était sur lui » (2:25). La consolation d'Israël était venue, la Personne qui l'apportait et qui voulait la rendre effective en son temps, était ici présente. Siméon avait reçu en outre la révélation « par l'Esprit Saint, qu'il ne verrait pas la mort, que premièrement il n'eût vu le Christ du Seigneur » (2:26). Ce genre de révélations était accordé avant que le canon de l'Écriture fût complet. « Et il vint par l'Esprit dans le temple » (2:27a). Que cet homme pieux entrât juste au moment où « les parents apportaient l'enfant Jésus pour faire à son égard selon l'usage de la loi » (2:27b), cela faisait partie de cette même bonté de Dieu, qui voulait donner des témoins appropriés. Or il vit qu'il y avait dans ce petit enfant quelqu'un de tout à fait au-dessus de la loi. En grâce, Il pouvait s'assujettir à la loi, et Ses parents avaient bien sûr raison d'honorer les ordonnances de la loi du plus grand respect. Mais Siméon « le prit entre ses bras et bénit Dieu et dit : Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton esclave en paix selon ta parole ; car mes yeux ont vu ton salut » (2:28-30). La loi de Moïse n'a jamais pu donner à un homme pécheur de s'en aller en paix, — et pour ainsi dire, elle ne le devait pas. Pour être réelle et juste, la paix devait provenir de Dieu présent en grâce alors qu'il avait donné la loi, et de Dieu présent comme homme dans ce monde, et présent pour souffrir pour les péchés, le Juste pour les injustes. Or c'est la manière dont Dieu était là, car tel était Jésus. Il n'est dès lors pas étonnant que Siméon dont les yeux étaient touchés par un collyre meilleur que ceux de la terre ait pu voir Dieu et Son salut dans le petit enfant, et ait pu dire : « Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton esclave en paix » (2:29a). Ce n'était pas de l'imagination, mais de la foi sobre ; c'était « selon ta parole » (2:29b). Ce n'était pas un simple désir ardent, ni un espoir optimiste. Il n'est rien d'aussi certain que les témoignages de Dieu et de Sa parole ; et il lui avait été annoncé qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu l'Oint de l'Éternel. Mais s'en aller en paix selon la Parole du Seigneur était une affaire d'un intérêt plus large, qui concernait d'autres qui n'auraient pas la possibilité de voir le petit Enfant. Cependant c'est à lui que cela était promis et serait réalisé. « Car mes yeux ont vu ton salut » (2:30). C'était ce que les rois et les prophètes avaient désiré voir (10:24), et Siméon le voyait maintenant dans la personne de Jésus. Il y avait donc une grâce tout à fait exceptionnelle dans la faveur montrée à ce Siméon âgé, et en même temps lui-même entrait dans une certaine mesure dans ces opérations de la grâce par la puissance de l'Esprit de Dieu. Il poursuit donc de cette manière : (Mes yeux ont vu ton salut), « lequel tu as préparé devant la face » (non pas « de tous les Juifs » pour le moment, mais) « de tous les peuples » (2:31). C'était « une lumière », mais non pas tout à fait « pour éclairer les Gentils », mais « pour la révélation des nations, et la gloire de ton peuple Israël » (2:32). Pour cet homme pieux, il y avait là une indication du changement immense qui était sur le point d'intervenir. Le salut de Dieu ne pouvait pas se limiter à un seul peuple ; si le salut de Dieu était sur la terre, il fallait au moins le résultat qu'il soit devant toutes les nations ; comme le

dit Paul : «La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes » (Tite 2:11). Cela va plus loin, sans doute, parce que cela suppose l'œuvre accomplie, et la personne manifestée ; néanmoins le principe est le même qu'ici.

Luc 2:32 — Une lumière pour la révélation des nations, et la gloire de ton peuple Israël

Notez bien : « une lumière pour la révélation des nations » (2:32a). C'est une expression inhabituelle qui mérite d'être pesée. Durant le temps des voies de Dieu avec Israël, les Gentils étaient dans l'obscurité. C'était les temps de l'ignorance (Actes 17:30), et Dieu fermait les yeux sur leurs voies. Mais maintenant, dit l'apôtre, Il commande à tous les hommes en tous lieux de se repentir. Il n'y a plus aucune excuse pour l'ignorance. La lumière brille, la vraie lumière. Christ était cette lumière, et Il est une lumière pour la révélation des nations. C'est le temps durant lequel Israël est aveuglé, et les Gentils longtemps cachés sont révélés, sortis de la dégradation dans laquelle ils étaient jusque-là. Mais quand Dieu aura accompli Son œuvre parmi les Gentils, ce qui est ajouté ici sera rendu vrai : « et la gloire de ton peuple Israël » (2:32b). Ce verset est très important car il montre ce qui devait suivre le rejet du Messie par Israël, avant qu'ils soient ramenés. Ce n'est pas l'ordre que l'on trouve dans les prophètes. Là, partout où le Seigneur est présenté comme la gloire d'Israël, Il est aussi vu comme la bénédiction des Gentils de manière subordonnée au peuple élu. Ici c'est l'ordre inverse, que je crois significatif : « une lumière pour la révélation des nations, et la gloire de ton peuple Israël » (2:32). L'état de choses ordinaire prédit suivra cette période exceptionnelle au cours de laquelle les Gentils sont révélés. Néanmoins une fois que Dieu aura mis en lumière les Gentils, Il ne les remet jamais dans l'obscurité. Cela ne L'empêchera pas d'amener Israël au plus haut sommet de la gloire terrestre au-dessus de toutes les nations (= les Gentils). Ainsi la sagesse de Dieu assurera que Sa bonté envers les Gentils ne disparaîtra jamais, mais en même temps, Il accomplira Ses anciennes promesses spéciales envers Israël. Au cours de la dispensation actuelle, ces deux choses sont nécessairement séparées. Maintenant les Gentils sont en train d'être révélés, et après, Christ sera la gloire de Son peuple Israël sans pour autant que les Gentils cessent d'être révélés. Maintenant Christ est, pour ainsi dire, leur honte, ou plutôt ils sont la Sienne, parce qu'ils L'ont crucifié, et qu'ils ne se sont pas encore repentis de leur péché, mais ils y ont ajouté leur mépris du message de l'Esprit, message de pardon basé sur la foi dans l'évangile.

Luc 2:33-35 — La douleur de Marie annoncée à l'avance

« Et son père et sa mère s'étonnaient des choses qui étaient dites de lui. Et Siméon les bénit » (2:33). Puis il lui est donné de fournir la clé pour le fait que la gloire du peuple d'Israël doit être différée. Il « dit à Marie sa mère : Voici, celui-ci est mis pour la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et pour un signe que l'on contredira (et même une épée transpercera ta propre âme), en sorte que les pensées de plusieurs cœurs soient révélées » (2:34-35). Il est fait allusion à la douleur personnelle de Marie, lorsqu'elle serait témoin de la crucifixion de son Fils. Luc fait toujours ressortir ces touches d'affection et de douleur humaines. Cela fait partie de son domaine spécial du fait qu'il dépeint particulièrement le Seigneur Jésus comme un homme ; et en accord avec cela, il fait ressortir les sentiments de ceux qui Lui sont très proches comme Sa mère. Le but et l'effet moraux sont ajoutés avec autant d'à-propos : « en sorte que les pensées de plusieurs cœurs soient révélées » (2:35b).

Luc 2:35 — ... les pensées de plusieurs cœurs seront révélées

Voilà le résultat du rejet de Jésus. Si les cœurs des hommes sont obnubilés par la gloire présente et la facilité de vie, la croix de Jésus les scandalise. Si leurs cœurs, au contraire, sont enseignés de Dieu à ressentir le besoin de rédemption par le sang du Sauveur, alors la croix de Christ est tout à fait bienvenue et consolante. Si l'amour divin a de la valeur à nos yeux, si l'aliénation du monde vis-à-vis de Dieu est fortement ressentie dans nos cœurs, alors la mort de Christ aura plus ou moins sa juste place. Inversement, pour la propre justice, la volonté propre, ou la mondanité, la croix de Christ est

simplement odieuse et repoussante, pour autant qu'on la comprenne un peu. Là où il y a le sentiment du besoin, là où il y a l'enseignement de Dieu, là où on entre dans l'amour divin, là où on apprécie à leur valeur la position du monde aux yeux de Dieu et la place du témoignage fidèle pour Dieu, — c'est alors que la valeur de la croix grandit pour nos cœurs. C'est de cette manière que les pensées de plusieurs cœurs sont révélées ; elles le sont par la croix plus que par tout autre test.

Luc 2:36-38 — Deuxième témoin dans le temple : Anne, fille de Phanuel

Pendant, Dieu introduit un autre témoin en plus de Siméon ; c'est Anne, une prophétesse, afin que par la bouche de deux ou trois témoins toute parole soit établie.

De Siméon, il avait été dit qu'il était juste et pieux ; de même l'Esprit aime préciser une qualité bénie chez cette croyante, Anne. Elle aussi, comme lui, avait l'esprit de prophétie. « ... Anne... veuve d'environ quatre-vingt-quatre ans... ne quittait pas le temple, servant [Dieu] en jeûnes et en prières, nuit et jour » (2:36-37). La soumission de ces personnes pieuses en Israël aux ordonnances de la loi, leur soumission à Dieu selon la loi, sont soigneusement notées ici. « Celle-ci, survenant en ce même moment, louait le Seigneur, et parlait de lui à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance » (2:38). La direction de Dieu au moment opportun est tout aussi visible dans son cas que dans celui de Siméon. Il y avait alors, comme toujours, un résidu selon l'élection de la grâce ; et Dieu prit soin que le témoignage atteigne ceux dont les cœurs étaient préparés pour Jésus. La grâce pouvait et voulait s'adresser en son temps aux plus vils ; mais Dieu commence par Le faire connaître à ceux dont les cœurs étaient déjà touchés, et qui attendaient Jésus. La sagesse morale de ces voies me semble autant manifeste qu'admirable.

Telle est la présentation du Seigneur selon notre évangéliste, encore située dans le domaine juif, mais ne manquant pas d'indications et de prédictions offrant une perspective plus vaste de la bonté divine.

Christ né sous la loi... La grâce et la miséricorde n'atténuent pas la loi. Dieu lui garde sa rigueur

Il y avait la pleine reconnaissance de la loi de l'Éternel, tandis que la personne de Jésus est présentée devant nous avec toutes les preuves de la grande manifestation de la grâce de Dieu. Certains en sont surpris. Ils sont enclins à mettre la loi et la grâce en contradiction l'une avec l'autre. Or il n'y a aucune raison valable de le faire. Ce n'est vrai ni quant à la personne de Christ, ni quant à Son œuvre, ni non plus quant à ceux qui sont de Christ. En aucun cas il n'est porté atteinte à la loi par la grâce de Dieu, mais au contraire, rien d'autre que la grâce ne rend un témoignage aussi important à son autorité et à son application. En effet, c'est la grâce seule qui accomplit la loi. D'autres personnes parlent de la loi, ou s'en servent pour se donner de l'importance ; mais en fait ils l'affaiblissent, et même dans leur doctrine ils enseignent ou permettent que Dieu atténue la loi sous l'évangile, au lieu de la maintenir dans toute son autorité réelle. Cela est montré de manière très frappante dans le cas de notre Seigneur, mais c'est également vrai à la fois dans la croix et dans le christianisme. C'est la raison pour laquelle il est écrit en Romains 3 (v. 31) que par la foi, « nous établissons la loi », parce que le croyant se repose sur l'œuvre puissante de Christ à la croix, qui a donné à la loi la sanction la plus solennelle qu'elle ait jamais reçue ou pu recevoir. La foi voit Jésus souffrant la malédiction dans toute sa profondeur et toute son acuité — tandis que dans le point de vue auquel je m'oppose, on imagine Dieu s'écartant de la rigueur de la loi afin de montrer la miséricorde. La doctrine de l'apôtre montre, au contraire, que Jésus a subi le jugement extrême de Dieu à l'égard du péché, et a porté tout ce que Dieu pouvait déployer contre notre mal quand il Lui a été imputé. Par conséquent, il ne reste rien que la grâce, pour ainsi dire, et celle-ci devient la part de ceux qui croient. Ainsi, la foi établit la loi, tandis que le légalisme la sape afin de laisser échapper le coupable. C'est le même principe avec le peuple de Dieu. En Romains 8:3-4, il est écrit : « ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour [le] péché, a condamné le péché dans la chair, afin que la

justice [JND : la juste exigence] de la loi fût accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit ». La justice [JND : juste exigence] de la loi n'est pas simplement accomplie en Christ, mais dans le chrétien ; elle a été établie à la croix et est accomplie en nous « qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit ». La raison en est que la nouvelle nature dans le croyant aime toujours la loi de Dieu et y est soumise, comme rien d'autre ne l'est. Cela se manifeste dans les voies du croyant, en sainteté, obéissance et amour. Car celui qui aime a accompli la loi, selon ce que l'apôtre dit ailleurs : « L'amour donc est l'accomplissement [JND : la somme] de la loi » (Rom. 13:10). C'est pourquoi nous trouvons que, dans le cas de Christ qui était la vraie manifestation de la grâce de Dieu, il y a eu l'hommage le plus complet rendu à la loi, bien que personnellement son titre (ou : droit) personnel lui donnait d'être au-dessus de la loi ; cependant en grâce, Il est né sous la loi autant qu'il est né de femme (Gal. 4:4), et ce de manière appropriée et juste pour accomplir la rédemption.

Luc 2:39-40

« Et quand ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville » (2:39). La loi était reconnue à Jérusalem ; la grâce prend sa place parmi les insignifiants, les méprisés, les bannis et bons à rien aux yeux des hommes — non seulement en Galilée, mais dans un endroit dont l'obscurité était proverbiale même là : Nazareth. Quel magnifique témoignage des voies de la grâce divine ! Quand les gens choisissent une place, ils sont enclins à considérer ce qui leur plaît le plus et répondra le mieux à leurs intérêts. Ce qui a plu le plus à Dieu et répondait le mieux aux intérêts de la grâce, c'était Nazareth. C'est là que Son Fils passa Ses premières années.

« Et l'enfant croissait et se fortifiait [en esprit] (*), étant rempli de sagesse ; et la faveur de Dieu était sur lui » (2:40). Combien cet Enfant était tout à fait indépendant de la culture humaine, de tout ce que l'homme pouvait apporter de l'extérieur, — étant le Fils de Dieu, rempli de sagesse ; mais comme il est écrit « la faveur de Dieu était sur lui ».

(*) « En esprit » figure dans le manuscrit A et des onciaux tardifs, la plupart des cursives (1, 33, 69). Omis ailleurs.

Luc 2:41-52

Luc 2:41 — Visite annuelle à Jérusalem. La rencontre des mages à Bethléhem

« Et ses parents allaient chaque année à Jérusalem, à la fête de Pâque » (2:41). C'est cette visite annuelle à Jérusalem qui explique leur présence à Bethléhem quand les mages vinrent d'Orient. Certainement, leur arrivée n'a pas eu lieu juste après la naissance du petit Enfant, et on ne peut guère douter qu'elle ait dû avoir lieu lors de l'une de leurs visites régulières ultérieures, lorsque non seulement ils montaient à Jérusalem, mais, comme on peut le comprendre, ils faisaient un détour par Bethléhem, qui avait désormais plus que jamais un très profond intérêt à leurs yeux, comme le lieu de naissance de l'Enfant qui leur avait été donné, le Messie. À l'occasion de cette visite, au moins un an après Sa naissance, les mages vinrent et trouvèrent le jeune Enfant avec Marie Sa mère, et Lui présentèrent leurs dons. C'est ce qui explique le fait que, lorsque Hérode le découvrit, il ordonna que soient tués les enfants depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Il n'aurait guère voulu faire cela, malgré sa cruauté, si l'Enfant venait juste de naître ; mais parce qu'au moins un an ou plus s'était écoulé, voulant s'assurer de son but, il ordonna de tuer les enfants de deux ans et moins, « selon le temps dont il s'était enquis exactement auprès des mages » (Matt. 2:16). Cela crée à première vue une difficulté, du fait que cela suppose que l'Enfant se retrouve à Bethléhem, alors qu'il nous est dit que ses parents vivaient avec lui à Nazareth. Mais il n'y a rien là de quoi embarrasser réellement le plus faible croyant. Luc fournit la liaison, quand il nous parle du retour annuel à Jérusalem, tandis que Matthieu donne la scène supplémentaire de la visite des mages à Bethléhem selon la prophétie. Rien n'était plus facile, une fois à Jérusalem, que de faire un détour vers le sud en direction de Bethléhem — rien de plus naturel que de vouloir revoir la scène de l'événement le plus important de leur vie. En effet, jamais rien n'avait approché en intérêt la naissance de Jésus depuis le commencement du

monde. Elle ne devait être éclipsée, ou tout au moins surpassée, que par l'œuvre plus grande et absolument incomparable de la croix. Mais le moment n'était pas encore venu.

Luc 2:42-47 — Engagement et parfaite humanité de l'Enfant

Il nous est ensuite donné de voir, à l'âge de douze ans, une illustration remarquable des jours de Sa jeunesse. « Et quand il eut douze ans... et qu'ils eurent accompli les jours [de la fête], comme ils s'en retournaient, l'Enfant Jésus demeura dans Jérusalem ; et ses parents ne le savaient pas... et ne le trouvant pas, ils s'en retournèrent à Jérusalem à sa recherche. Et il arriva qu'après trois jours ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant » (2:42-46). On ne trouve nulle part, même dans la Parole de Dieu, une scène plus attrayante moralement. Juste à l'âge où on est susceptible de n'avoir ni la simplicité de l'enfant, ni le bon sens exercé de l'homme, nous voyons cet engagement de Jésus. D'autres du même âge appliquaient sans doute leur énergie à jouer, ou se livraient à la curiosité dans une telle ville, gaspillant le temps le plus précieux qui ne se regagne jamais, jusqu'à ce que commence la fébrilité de la vie humaine avec la grande lutte dans laquelle beaucoup se perdent continuellement. Mais Jésus fut trouvé humble, et en même temps rempli de sagesse, utilisant une occasion en or, assis au milieu des docteurs, à la fois les écoutant (une preuve de son humilité), et leur posant des questions (une preuve de Son intérêt pour les Écritures). Il ne suffisait pas que le Seigneur réveille Son oreille chaque matin pour écouter comme ceux qu'on enseigne ; il ne suffisait pas qu'Il Lui ait donné la langue des savants pour savoir soutenir par une parole celui qui est las (Ésaïe 50:4). Mais ici, c'est l'oreille et la langue de l'élève utilisant les moyens mis à la disposition de tout enfant en Israël. Bien qu'Il pût être enseigné de Dieu directement, ici Il était néanmoins assis au milieu des docteurs de Jérusalem, les écoutant et les interrogeant. Il ne les enseignait pas, bien qu'Il fût parfaitement compétent pour le faire, et qu'Il en eût personnellement le droit en tant que Fils de Dieu.

Nul doute que ses questions étaient très instructives, comme on n'en avait jamais entendu dans ce monde auparavant. Pourtant, ce beau tableau dévoile la parfaite convenance de l'Enfant Jésus. Car, bien qu'Il fût Dieu, Il était homme ; et non seulement homme, mais à ce stade particulier de Son humanité, comme un jeune, Il montre toute déférence vis-à-vis de ceux qui étaient plus âgés que Lui. S'il avait agi selon le droit, il était Seigneur de ce temple ; il aurait pu s'appuyer sur la Parole de Malachie, qui témoignait de Sa venue là en puissance et en gloire. Il aurait pu proclamer comme l'Éternel : « le Seigneur que vous cherchez viendra soudain à son temple...Mais qui supportera le jour de sa venue, et qui subsistera lorsqu'il se manifestera ?... Et il s'assiéra [comme] celui qui affine et purifie l'argent ; et il purifiera les fils de Lévi, et les affinera comme l'or et comme l'argent, et ils apporteront à l'Éternel une offrande en justice » (Mal. 3:1-3). Mais non, il ne fait pas cette proclamation ; Lui, le Maître, est trouvé là comme disciple de la Parole de Dieu, qui ne s'en dispense pas quant à lui-même, mais au contraire, cherche à profiter de cette parole qui était sur les lèvres de ces docteurs. C'était, après tout, la Parole de son Père : aussi Il les écoute et leur pose des questions. « Et tous ceux qui l'entendaient s'étonnaient de son intelligence et de ses réponses » (2:47). Ainsi Ses questions conduisaient à la manifestation de la vérité divine ; et encore plus Ses réponses, ce qui montre qu'on Lui posait aussi des questions.

Luc 2:48-51 — L'Enfant conscient de ce qu'Il était Fils de Dieu et occupé à faire la volonté du Père

« Et quand ses parents le virent, ils furent frappés d'étonnement, et sa mère lui dit : Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait ainsi ? Voici, ton père et moi nous te cherchions, étant en grande peine. Et il leur dit : Pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » (2:48-49). Ainsi dès sa prime jeunesse, notre Seigneur avait la conscience d'être le Fils de Dieu au-dessus de toute revendication terrestre. Mais tout comme la grâce reconnaît la loi, de même le Fils éternel reconnaît Sa place humaine comme enfant de Marie. Il affirmait et prouvait qu'Il était vraiment le Fils du Père dans Sa propre conscience, et qu'en conséquence il Lui fallait être aux affaires de Son Père. Mettre de côté la volonté de Son Père n'était pour Lui ni une éventualité ni une

possibilité. Cette volonté était en effet le premier objet de Son cœur. Mais malgré tout ce dévouement comme Fils de Dieu, malgré l'incompréhension de Ses parents à l'égard de ce qu'il leur disait (2:50), il descendit avec eux à Nazareth, et leur était soumis (2:51a), tandis que sa mère conservait toutes ces paroles peu comprises dans son cœur » (2:51b).

Luc 2:52 — Parfait dans le développement de Sa maturité

« Et Jésus avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes » (2:52). Voilà donc une nouvelle remarque sur la croissance du Seigneur aussi bien extérieure qu'intérieure. Comment concilier ces indications avec le fait qu'Il était Dieu Lui-même, bien qu'étant homme ? Très évidemment, Il a été toujours parfait ; il a d'abord été parfait petit Enfant, puis parfait Jeune homme, et en son temps, nous Le retrouverons encore être Homme parfait. À tout moment, Il a été absolument parfait, et pourtant Il grandissait. Il a progressé depuis l'état de petit Enfant jusqu'à celui de Jeune Garçon, puis depuis l'état de Jeune Garçon à celui d'Homme. Et tandis qu'il grandissait, la perfection chez Lui était en harmonie exacte avec Sa croissance, et cette perfection se démontrait à la fois vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis de l'homme. Si le petit Enfant immaculé et saint était précieux aux yeux de Dieu, Il l'était encore plus comme jeune, et par-dessus tout dans la maturité développée d'un homme.

Ainsi donc, tandis que tout était parfait et toujours parfait, pourtant cette perfection admettait des progrès. Et Jésus croissait en sagesse, en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes. On peut observer que tout ceci est en accord précis avec l'esprit et le dessein de notre évangéliste, et en fait, on ne le trouve que dans ce seul évangile.

Luc 3

Luc 3:1-14

Textes correspondants : Matthieu 3:1-12 et Marc 1:1-8

Luc 3:1-2 — Un état général de désordre humiliant

Les dates indiquées dans Luc sont comptées d'après les années de l'empire romain. La Judée n'était qu'une province, et les Hérode étaient au pouvoir. Tout cela était une circonstance très humiliante et significative pour Israël : elle aurait été impossible si le peuple avait été fidèle à Dieu. Mais Dieu ne cache pas la honte de Son peuple ; au contraire, Il la rend manifeste par ce fait même, et Il l'enregistre dans Sa propre Parole éternelle, la Parole vivante qui demeure éternellement (1 Pierre 1:23, 25).

Désordre religieux. Fidélité de Dieu. La Parole vient à Jean au désert

« Or, en la quinzième année du règne de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, et Hérode tétrarque de la Galilée, et Philippe son frère tétrarque de l'Iturée et de la contrée de Trachonite, et Lysanias tétrarque de l'Abilène, sous la souveraine sacrificature d'Anne et de Caïphe » (3:1-2a). Bien qu'il y eût alors des souverains sacrificateurs, pourtant cette fonction sainte elle-même était affectée étrangement par les circonstances nouvelles en Israël. Il n'y avait pas qu'un souverain sacrificateur, mais deux ; non seulement le désordre disloquait le peuple politiquement, mais il infectait leurs relations religieuses. Cependant Dieu était fidèle et Sa parole « vint à Jean, le fils de Zacharie, au désert » (3:2b), — elle vint malgré ces circonstances, mais elle vint au désert. Il n'est pas question de la cité du grand roi maintenant, mais du désert ; et Jean le baptiseur y demeurait, et c'est là que la Parole de Dieu vint à lui. Cela en dit long sur l'état réel de la ville sainte. Ce n'est pas à Sion que la Parole de Dieu était venue.

Luc 3:3

Une prédication caractérisée par la repentance

Ainsi donc Jean « alla dans tout le pays des environs du Jourdain, prêchant le baptême de repentance en rémission de péchés » (3:3). La repentance était ce qui a caractérisé la prédication de Jean ; certes la repentance était et demeure toujours une vérité obligatoire pour toute âme pécheresse qui vient à la connaissance de Dieu. Sous le christianisme, la repentance, bien loin d'être amoindrie dans son caractère, est plutôt approfondie : on ne pourrait pourtant pas dire qu'elle est caractéristique du christianisme — c'est la foi qui en est beaucoup plus la caractéristique : c'est pourquoi dans les Galates (3:23-25), l'apôtre dit : « la foi étant venue » ; pour décrire ce qu'il y a eu de nouveau avec l'introduction du christianisme, on ne pourrait pas dire « la repentance étant venue ». Par contre, dans la prédication de Jean le baptiseur, ce mot de « repentance » était par excellence celui qui caractérisait son message.

Une prédication différente de celle des prophètes d'autrefois

Jean vint donc « prêchant le baptême de repentance en rémission de péchés » (3:3b). Il avait en effet une position particulière. Ce n'était pas simplement la loi, ni même les prophètes, bien qu'en vérité il fût le plus grand des prophètes (7:28) ; aucun ne s'était levé qui fût plus grand que Jean le baptiseur. Il était celui qui était le héraut du Messie, celui qui annonçait le Messie comme étant juste à la porte — au milieu d'eux, même, comme il dit (Jean 1:26) — et en vue de Sa venue immédiate, il appelait les hommes à la repentance. C'était la confession de l'échec complet à l'égard de la loi, et la confession de ce que les prophètes avaient été méprisés, mais il s'agissait aussi de confesser leurs péchés en vue de Celui qui était justement en train de venir, et qui pouvait et voulait pardonner leurs péchés. Il prêchait donc, « le baptême de repentance en rémission des péchés ».

Baptême d'eau, baptême du Saint Esprit, baptême de Jean, baptême chrétien

Ce n'était pas une prédication arbitraire, mais elle était basée sur l'autorité divine. « Celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, celui-là me dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre, et demeurer sur lui, c'est celui-là qui baptise de l'Esprit Saint » (Jean 1:33). Il était effectivement envoyé pour baptiser d'eau ; mais, en même temps, il avait reçu l'indication qu'il verrait l'Esprit descendre sur un Individu spécial — le Messie ; et que le Messie serait quelqu'un qui baptiserait (non pas d'eau, mais) de l'Esprit Saint. C'était Sa mission particulière. Christ, et Christ seul, baptise du Saint Esprit, et c'est ce que le Seigneur Jésus a fait quand Il est monté au ciel. Mais Jean baptisait d'eau sur la terre. Sans doute sous le christianisme, le baptême d'eau continue encore, et a une signification très importante ; mais je ne doute pas que ce soit une signification beaucoup plus profonde que celle du baptême de Jean. Le baptême d'eau du christianisme n'est pas seulement un baptême de repentance afin 'qu'ils croient en Celui qui venait après lui' (Jean 1:15, 27). Mais maintenant, le baptême est fondé sur la foi en Celui qui est déjà venu et est mort ; par conséquent, le grand point du baptême chrétien est l'ensevelissement (non pas dans la vie de Christ, bien sûr, mais) dans Sa mort. Jean ne pouvait pas dire cela ; il voyait un Christ vivant, bien qu'il parlât de Christ par le Saint Esprit comme étant « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1:29).

Ce que Jean le baptiseur comprenait

Dans quelle mesure Jean entraînait-il dans la signification de ce qu'il disait, c'est une autre affaire. Ce qui est certain, c'est que lorsqu'il fut jeté en prison par la suite, il fut dans une mesure scandalisé et achoppa, et il envoya certains de ses disciples pour demander : « Es-tu celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre ? » (7:19). Il est donc clair qu'il s'attendait à un Christ en puissance, brisant les chaînes des opprimés et délivrant les captifs, aussi bien que prêchant l'évangile aux pauvres. Mais voir un Sauveur méprisé et rejeté de plus en plus, et lui-même, Son précurseur, croupissant en prison, c'était des pensées tout à fait nouvelles et étranges pour Jean le baptiseur. Néanmoins Dieu avait veillé à ce que sa bouche proclame l'œuvre puissante de Christ dans ses deux parties, à la fois comme Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, et comme Celui qui baptise du Saint Esprit.

Luc 3:4-6 — Portée du message bien au-delà d'Israël

Maintenant nous avons Jean le baptiseur agissant selon la prophétie d'Ésaïe : «Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, faites droits ses sentiers » (3:4). C'est en Luc seul que l'Esprit de Dieu prend soin de donner à son message la portée maximum. « Toute vallée sera comblée, et toute montagne et toute colline sera abaissée, et les choses tortues seront rendues droites, et les [sentiers] raboteux deviendront des sentiers unis ; et toute chair verra le salut de Dieu » (3:5-6 ; voir Ésaïe 40:3-6). Nous ne trouvons pas cela ailleurs. Dans Matthieu, Marc et Jean la citation s'arrête avant. Mais Luc, bien qu'il commence par les Juifs, ne termine pas par eux : il s'étend très résolument à toutes les nations. C'est la raison des expressions que l'Esprit ajoute ici, et dont l'ampleur est vaste et immense.

Luc 3:7-11 — Conséquences pratiques d'une vraie repentance

Une autre particularité de Luc est illustrée ici encore. Il n'y a pas seulement l'extrême ampleur donnée aux voies de Dieu, mais il y a aussi le fait que la Parole de Dieu est appliquée continuellement dans sa puissance morale. Aussi, quand Jean le baptiseur parle aux foules qui viennent être baptisées par lui, il les avertit, comme dans les autres évangiles, de fuir la colère à venir, et de ne pas compter sur leurs privilèges de naissance, en disant: « Nous avons Abraham pour père ; car je vous dis, que Dieu peut, de ces pierres, susciter des enfants à Abraham » (3:8b). « Et déjà même la cognée est mise à la racine des arbres », le jugement est à la porte ; « tout arbre donc qui ne produit pas de bon fruit, est coupé et jeté au feu » (3:9). C'était le processus qui était alors en cours. Jusque là, nous avons ce qui est commun à Luc et à Matthieu.

Mais nous avons ensuite ce qui est particulier à Luc. « Et les foules l'interrogèrent, disant : Que faut-il donc que nous fassions ? » (3:10). On a alors les exhortations détaillées de Jean le baptiseur aux différentes classes d'hommes. « Et répondant, il leur dit : Que celui qui a deux tuniques en donne à celui qui n'en a point, et que celui qui a des vivres fasse de même » (3:11). Bien qu'il y eût l'appel de Jean à la repentance, cela reste une douleur pauvre et superficielle pour les péchés, quand on se borne à reconnaître simplement le passé et à juger, même si c'est fortement, le mal qui a éclaté jusqu'ici dans nos voies. Jean établit la conduite appropriée pour ceux qui professaient se repentir. Dieu agissait Lui-même pour Sa propre gloire dans ce même esprit de grâce. La repentance prépare la voie à la grâce ; elle est produite par la grâce, bien sûr, mais en même temps, elle conduit à et dans un chemin de grâce.

Luc 3:12-14 — Le contentement. La gratitude

Ainsi donc, lorsque les publicains vinrent pour être baptisés, Jean ne les rejeta pas avec mépris comme un simple Juif l'aurait fait, mais il répond à leur question : « Maître, que faut-il que nous fassions ? Et il leur dit : Ne percevez rien au delà de ce qui vous est ordonné » (3:12-13). Il était notoire qu'ils extorquaient, leur rapacité était proverbiale ; ils pillaient le peuple auprès duquel ils collectaient officiellement les impôts. Des gens de guerre l'interrogèrent pareillement, disant : « Et nous, que faut-il que nous fassions ? Et il leur dit : Ne commettez pas d'extorsions, ni n'accusez faussement personne, et contentez-vous de vos gages » (3:14). Il est clair qu'il s'agit là d'avertissements contre la violence et la corruption, les deux grands traits des hommes laissés à eux-mêmes.

Mais, en outre, il est insisté sur la nécessité de se contenter de ses gages (ou : de son salaire). Il est remarquable de voir combien l'esprit de contentement n'a pas seulement à faire avec le bonheur de l'âme, mais avec sa sainteté. Il y a peu de choses qui tendent davantage à perturber nos relations avec Dieu et avec les hommes que le mécontentement. Il mûrit chacun pour toutes sortes de mal. À grande échelle, il contribue aux révolutions des nations et aux autres ruptures sociales. À plus petite échelle, il bouleverse plus que toute autre chose l'équilibre des familles et la bonne attitude des individus. Aussi « ingrats » et « sans pitié » sont classés ensemble par l'Esprit de Dieu (2 Tim. 3:2). L'ingratitude est aussi mentionnée comme menant à l'idolâtrie (Rom. 1:21-23). Les Gentils non seulement ne glorifièrent pas Dieu comme Dieu, mais ils furent ingrats, et tombèrent dans toutes

sortes de dépravations morales (Rom. 1). Rien n'est plus important que de veiller à avoir des cœurs reconnaissants, sanctifiant le Seigneur Dieu dans nos cœurs (1 Pierre 3:15), ayant confiance en Sa bonté, avec la certitude qu'Il nous a donné individuellement exactement ce qu'il y avait de mieux pour nous. Mais la seule façon d'être ainsi content, quel que soit notre sort, est de regarder à Dieu comme s'occupant de nous en Christ pour l'éternité.

Sous des paroles très simples, Jean le baptiseur nous donne la véritable sagesse morale de Dieu adaptée aux circonstances des hommes ici-bas. Il n'y a pas de choses célestes ici, car celles-ci sont le fruit de la rédemption de Christ. Néanmoins, l'esquisse qui nous est donnée de l'enseignement de Jean le baptiseur, est éminemment pratique, et adaptée pour toucher la conscience et le cœur. Nous verrons que ceci est toujours vrai, à mesure que nous avancerons davantage dans cet évangile.

Luc 3:15-18 — Jean le baptiseur annonce Jésus

Textes correspondants : Matthieu 3:11-12 et Jean 1:10 et suiv.

On attendait le Messie. Différences entre Jean et Jésus. Baptiser du Saint Esprit et de feu

L'apparition de Jean le baptiseur à ce moment-là en Israël frappait d'autant plus, qu'à cause de la fameuse prophétie de Daniel des 70 semaines, et peut être d'autres écritures, on était justement dans un temps où il y avait l'attente du Messie. L'attente était générale en Orient, sans doute par l'influence des Juifs de la dispersion. C'est la raison pour laquelle un homme comme Jean le baptiseur qui se distinguait tellement par la justice, suscitait la question de savoir s'il était le Christ ou non (Jean 1:19 et suiv.). Sa réponse était toujours nette. Il soulignait le fait qu'il baptisait d'eau. Cela lui était particulier, et était un signe à Israël. Or même son baptême où il venait par l'eau (si je puis dire) lui donnait l'occasion de se mettre en contraste avec Celui qui était venu d'une manière très différente, — quant à la puissance déjà, sans parler du sang. Jésus est venu par l'eau et le sang (1 Jean 5:6).

Pendant, le point que Jean met en contraste avec l'eau, est que Jésus baptise du Saint Esprit. Il était une Personne infiniment plus grande que lui, Quelqu'un dont la dignité était telle que lui, Jean, n'était pas digne de délier Ses lacets de sandales — Quelqu'un non seulement plus puissant et plus digne, mais qui se distinguerait par le fait de baptiser du Saint Esprit et de feu, — baptisant du Saint Esprit comme le fruit de Sa première venue, et baptisant de feu comme accompagnement de la seconde. Lorsque le Seigneur Jésus reviendra, Il baptisera de feu ; Il exécutera le jugement solennel de Dieu sur le monde. Baptiser du Saint Esprit est ce qui sépare l'Église (c'est-à-dire, l'assemblée actuelle de Dieu) d'avec les Juifs.

Livre des Actes : le baptême du Saint Esprit

Les Actes des Apôtres peuvent servir à rendre ceci spécialement clair. Lorsque les disciples furent avec le Seigneur après Sa résurrection, Il leur parla des choses qui concernent le royaume, en plus de leur donner de nombreuses preuves infaillibles de Sa propre vie en résurrection après avoir souffert (Actes 1:3). Quant au reste, Il leur dit de ne pas partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père (Actes 1:4). C'est bien par cela que le Seigneur distingue la mission de Jean d'avec la sienne : Lui baptisait du Saint Esprit, Jean seulement d'eau. En accord avec cela, peu de jours après, au jour de la Pentecôte, le baptême du Saint Esprit eut lieu effectivement. Le Seigneur répandit ce qui fut alors vu et entendu (Actes 2:33) : le Saint Esprit vint sur eux, et ils furent ainsi baptisés (en un seul corps, c'est-à-dire l'Église, selon l'enseignement ultérieur de Paul, 1 Cor. 12:13).

Le baptême de feu est futur

Vous remarquerez que le Seigneur ne dit pas un mot du baptême de feu. La raison en est qu'il ne devait pas être accompli à ce moment-là. Lorsque Jean le baptiseur regarde vers l'avenir, il voit les

deux baptêmes ; mais quand Christ eut effectivement souffert sur la croix, Il n'annonce plus que l'un, et non pas l'autre. Le baptême de feu aura lieu quand le Seigneur sera révélé du ciel « en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus Christ » (2 Thes. 1:7-8). Cela ressort clairement du v. 17 (de Luc 3) : « Il a son van dans sa main, et il nettoiera entièrement son aire et assemblera le froment dans son grenier, mais il brûlera la balle au feu inextinguible » (3:17). Voilà le baptême de feu. « Et faisant aussi plusieurs autres exhortations, il annonçait la bonne nouvelle [évangélisait] au peuple » (3:18).

Luc 3:19-20 — Jean le baptiseur mis en prison

Ensuite, nous avons, à la manière remarquable de Luc, une description sommaire de Jean jusqu'à son emprisonnement. « Mais Hérode le tétrarque, étant repris par lui au sujet d'Hérodias, la femme de son frère, et à cause de toutes les choses méchantes qu'Hérode avait faites, ajouta encore à toutes les autres celle de mettre Jean en prison » (3:19-20). Le but est de présenter un tableau complet de Jean ; c'est pourquoi Luc ne suit pas l'ordre chronologique, pas plus que Matthieu d'ailleurs. Tout ce qui ajoute à la description morale est le domaine spécial de Luc. Jean était fidèle non seulement vis-à-vis des classes basses de la société, mais aussi vis-à-vis des classes supérieures. Son témoignage pour Christ était décisif, ne se souciant pas de sa propre gloire afin d'exalter le Seigneur ; et il a souffert pour cela aussi ; il a été mis en prison à cause de la justice (1 Pierre 3:14).

Luc 3:21-22 — Baptême de Jésus par Jean

Textes correspondants : Matthieu 3:13-17; Marc 1:9-11.

Jésus baptisé. Les cieux ouverts. Dieu trouve son plaisir en Lui

La porte est maintenant ouverte pour présenter Jésus. « Et il arriva que, comme tout le peuple était baptisé, Jésus aussi étant baptisé et priant, le ciel s'ouvrit » (3:21). Quel tableau touchant ! Le Seigneur, dans sa perfection, ne s'est pas tenu à l'écart du peuple. Moralement séparé des pécheurs, le cœur du Seigneur était néanmoins attiré par leur confession de péché qu'impliquait leur baptême, et Il voulait être avec eux, quoique Lui-même fût absolument sans péché. Jésus qui était saint fut aussi baptisé, et tandis qu'Il priait (c'est ainsi qu'Il prenait entièrement la place d'homme dépendant sur la terre), « le ciel s'ouvrit ; et l'Esprit Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe ; et il y eut une voix qui venait du ciel : Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir » (3:22). Les cieux ne s'étaient jamais ouverts auparavant, sauf en jugement selon la vision d'Ézéchiel. Mais il y avait un objet sur la terre que Dieu même pouvait regarder avec plaisir. Personne dans le ciel n'était en mesure d'attirer fixement l'attention de Dieu ; rien ne pouvait solliciter Sa satisfaction : une créature ne le pouvait pas, mais Jésus, parce qu'Il était non seulement Dieu, mais un homme parfait, était précisément ce qui répondait à l'amour de Dieu — à Son cœur. C'était les délices de Dieu de regarder en bas et de voir un homme qui pouvait répondre à toutes Ses affections et à Sa nature et à Ses pensées et à Son jugement sur toutes choses. C'est beau, et cela montre que la grâce de Dieu est en relation avec le fait qu'Il fût baptisé en même temps que tout le peuple. L'homme comme tel ne connaît rien des pensées de Dieu. Comme les cieux sont élevés au-dessus de la terre, ainsi Ses pensées sont plus élevées que nos pensées (És. 55:9) ; et les cieux maintenant répondent à Jésus sur la terre, et le Saint Esprit descend sur Lui.

Jésus oint du Saint Esprit

Dès le tout début, le Saint Esprit a eu à faire avec Jésus comme homme ; on le voit dès le premier chapitre dans l'annonce faite à Marie (qui demandait comment il se pourrait qu'elle soit mère d'un enfant) que le Saint Esprit viendrait sur elle. Mais Jésus était beaucoup plus que conçu du Saint Esprit. Le Saint Esprit descendit sur Lui. C'est ce qui est appelé par Luc, en Actes 10:38, son onction

par Dieu: « Comment Dieu a oint Jésus de Nazareth de l'Esprit Saint et de puissance ». L'onction du Saint Esprit n'avait pas pour but de contrebalancer le mal de la nature humaine — cela était déjà garanti par Sa conception miraculeuse. L'humanité de Christ n'était aucunement contaminée par un mal quelconque ; tout y était parfaitement pur, vu qu'il y avait une absence totale de péché, aussi bien dans la nature que dans les actes. Mais maintenant, il y avait davantage ; il y avait l'Esprit de Dieu répandu sur Lui. Dieu le Père L'a scellé Lui (Jean 6:27), et cela a eu lieu quand Il a été baptisé, avant Son entrée dans Son ministère public. C'était l'expression du délice parfait de Dieu en Lui, et c'était aussi la puissance pour le service. Lui seul de tous les hommes n'avait pas besoin de sang pour Le rendre apte, pour ainsi dire, à être oint de l'huile sainte. Je parle maintenant avec le langage de l'Exode et du Lévitique (Exode 29:21, Lévitique 8:23,24). D'autres de Son peuple recevraient le Saint Esprit, mais cela seulement en vertu du sang, Son sang expiatoire étant mis sur eux. Là où le sang était mis, là l'huile pouvait être aussi mise. Mais Jésus comme homme a reçu le Saint Esprit, sans que le sang soit versé ou aspergé.

Forme corporelle du Saint Esprit : comme une colombe. La forme de langues de feu divisées

Le Saint Esprit descendit sur Lui sous une forme corporelle, comme une colombe. Je ne doute pas que la forme extérieure de la descente de l'Esprit fût en relation avec le caractère de Christ, tout comme les langues divisées, comme de feu, étaient en relation avec le lieu et l'œuvre des disciples au jour de la Pentecôte. Ce n'était pas simplement une langue, mais une langue *divisée*, montrant que Dieu maintenant s'adressait aux Gentils, ainsi qu'aux Juifs. C'était une langue *de feu*, malgré la grâce : c'était en jugement divin de tout mal. Mais dans le cas de Christ il n'y a eu aucune de ces caractéristiques. Sous une forme corporelle, l'Esprit est descendu comme une colombe, qui est l'emblème proverbial de ce qui est pur et doux au suprême degré. « Saint, innocent, sans souillure » (Héb. 7:26), tel était Christ.

Dieu a trouvé son plaisir dans la Personne même de Christ, à part Son œuvre

Mais plus que cela, une voix vint du ciel disait : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir » (3:22c). Cette voix est de toute importance aussi. Elle manifeste que Jésus était le délice de Dieu comme homme, et non pas seulement en conséquence de l'œuvre qu'il allait accomplir ; c'était Sa personne qui était reconnue, et Sa Personne après qu'Il se fût identifié avec ceux qui étaient baptisés. Il ne faut pas se méprendre sur Son baptême, ni le mal interpréter. Pour eux, c'était le baptême de repentance, mais pour Lui c'était totalement en grâce. Il n'avait rien à reconnaître. Il était sur le point d'entrer dans un grand travail, mais le baptême n'était en aucune façon l'expression d'un besoin de Sa part, et il ne servait pas non plus à Le rendre apte pour ce qu'Il entreprenait. « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir » — non seulement je trouve, mais j'ai trouvé mon délice. C'est rétrospectif, et non pas simplement présent.

Luc 3:23-38 — Généalogie

Emplacement de la généalogie

Ensuite, la généalogie de Jésus est introduite d'une manière très remarquable. Tout esprit réfléchi devrait être frappé de ce que l'Esprit de Dieu ait jugé bon de l'introduire ici. On aurait pensé que la place naturelle pour un tel tableau des ancêtres de notre Seigneur aurait été à l'occasion de Sa naissance, ou même avant Sa naissance, comme en Matthieu. C'est là qu'un Juif mettrait sa généalogie, et c'est là que le premier évangile l'a mise ; mais ici elle est introduite quand Il est baptisé. La raison en est simplement ceci, que la généalogie n'a pas pour rôle ici de montrer l'origine naturelle ou légale de Jésus, pour répondre aux difficultés des Juifs, et pour prouver qu'Il était vraiment le Messie selon la chair ; mais le rôle de cette généalogie, ici, est de faire ressortir la Personne de Jésus du côté humain tout comme le Père venait de Le reconnaître du côté Divin.

Généalogie en remontant

C'est pourquoi aussi la généalogie est très particulière en ce qu'elle *remonte* à Adam et à Dieu. Pourquoi donc ? Cela n'a clairement rien à voir avec le fait d'être le Messie ; mais c'est expressément pour manifester Celui dont le cœur était dirigé vers toute la race humaine. C'est la généalogie de la grâce, comme celle de Matthieu est celle de la loi. Ce n'en est pas une généalogie qui suit la trace en *descendant* depuis les deux grandes sources de bénédiction pour Israël, Abraham et David, la souche de la promesse et la lignée royale. Ici la généalogie est donnée en *remontant* ; cette Personne merveilleuse reconnue comme le Fils de Dieu, qui est-elle ? L'Esprit de Dieu daigne donc montrer ce qu'Il était, puisqu'on le supposait être fils de Joseph (ce qui était une analyse légitime).

Généalogie par Marie

Cela implique que l'auteur de l'évangile était parfaitement conscient que Jésus n'était pas un simple homme, qu'il n'était pas le fils de Joseph, sauf aux yeux des hommes. Je présume que la généalogie était en réalité celle de Marie ; mais Marie étant la femme de Joseph, Il pouvait être « comme on l'estimait, fils de Joseph », et ensuite la généalogie est donnée. Cela s'accorde avec le caractère de l'évangile, parce que le Seigneur Jésus n'était pas un homme en raison de son lien avec Joseph, mais de son lien avec Marie. La réalité de Son humanité dépendait du fait qu'Il était fils de Marie, d'Héli ; néanmoins Il était, comme on l'estimait, fils de Joseph. Héli, comme je le comprends, était le père de Marie ; il s'ensuit qu'ici la généalogie Le rattache à David par Nathan (1 Chr. 3:5) ; c'était la lignée de Sa mère, me semble-t-il. Dans Matthieu, Il dérive de David par Salomon, ce qui était la lignée de Joseph. Or selon l'exigence de la loi, c'était le père qui Lui donnait Son titre, Son droit, et Il avait donc strictement le droit légal au trône de David. Le grand point dans le système juif était le père. Aussi Matthieu nous donne la généalogie royale de Joseph ; mais Luc fournit la lignée maternelle par Marie. C'était en effet la lignée réelle pour l'humanité de Christ ; et le but de Luc était d'attester la grâce de Dieu manifestée dans l'Homme Christ Jésus. L'humanité de Christ a la plus grande place dans tout cet évangile.

Luc 4

Luc 4:1-13 — La tentation du Seigneur au désert

Voir Introductory Lectures, p. 262-270. Textes correspondants : Matthieu 4:1-11 ; Marc 1:12-13.

La tentation dans les autres évangiles

Dans aucun des évangiles synoptiques, la tentation n'a une place de poids autant que dans Luc. Matthieu confronte le Messie avec le grand ennemi du peuple de Dieu ; et en donnant les trois actes de la fin de cette tentation juste comme ils eurent lieu, Matthieu les rapporte comme illustrant la dispensation, et le grand changement imminent, ce qui est son sujet par excellence. Marc note le fait en son temps, et le dévouement du précieux Serviteur de Dieu tenté ainsi par le diable dans le désert, avec les bêtes sauvages pour seule compagnie, jusqu'à ce que les anges finissent par venir Le servir, comme nous le savons aussi par Matthieu. Jean omet entièrement la circonstance, ce qui est caractéristique de cet évangile, car la tentation se rattache clairement au fait qu'Il a été trouvé en figure comme un homme (quand Il s'est anéanti, prenant sur Lui la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes — Phil. 2), et non pas à ce qu'Il était Dieu. Pour Luc, la tentation était d'une importance capitale ; et l'Esprit, comme nous allons le voir, a jugé bon d'arranger l'ordre des parties de la tentation de manière à assurer d'autant mieux Son dessein par notre évangéliste.

Luc 4:1-2a

On note ici la transition du Jourdain au désert : « Jésus, plein de l'Esprit Saint, s'en retourna du Jourdain » (4:1). À première vue, ce chemin ne semblait guère approprié ; mais plus on y réfléchit, plus on peut en voir la sagesse et la pertinence. Jésus venait d'être baptisé, d'être scellé de l'Esprit, et, par-dessus tout d'être reconnu par le Père comme Son Fils bien-aimé, puis il est immédiatement conduit par l'Esprit au désert, et là Il est tenté par le diable quarante jours (4:2a). Le principe est vrai pour nous aussi. Fils de Dieu par la foi en Jésus, et étant conscients de l'être par le Saint Esprit habitant en nous, nous aussi savons ce que c'est d'être tenté par le diable. La tentation n'est guère la façon dont le diable s'occupe de ses enfants à lui ; mais quand nous sommes délivrés, ce genre de conflits commence.

Luc 4:2b-4 — Tentation en rapport avec les besoins naturels

La première tentation dans l'ordre, comme en Matthieu, fait appel aux besoins *naturels*. « Et il ne mangea rien pendant ces jours-là ; et lorsqu'ils furent accomplis, il eut faim. Et le diable lui dit : Si tu es Fils de Dieu, dis à cette pierre qu'elle devienne du pain » (4:2b-3). Le Seigneur prend tout de suite le terrain le plus humble, mais en réalité le plus élevé moralement, selon lequel la première considération n'est pas la sustentation de la nature, mais de vivre par la Parole de Dieu. Il attend un mot de la part de Celui dont Il était venu faire la volonté. Même ayant faim, Il refuse de faire un seul pas pour la satisfaction de désirs sans péché, sans avoir une direction divine. La vraie et seule place correcte pour l'homme est la dépendance ; et comme Il était devenu un homme, Il ne voulait pas dévier de la dépendance, laquelle se réfère à Dieu au lieu de suivre ses propres désirs : en effet, Sa volonté était de faire la volonté de Dieu. « Et Jésus lui répondit, disant : Il est écrit que « l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole de Dieu (*) (Deut. 8:3) » (4:4). Telle était la vraie condition de l'homme, et sa juste relation avec Dieu. Jésus y demeurerait, dans des circonstances extrêmement éprouvantes, en contraste éclatant avec le premier Adam, qui délaissa cette condition et cette relation quand toutes les circonstances étaient en sa faveur.

(*) « Mais de toute parole de Dieu » selon les manuscrits A, D, etc., et tous les onciaux tardifs avec les cursives. Absent dans aleph, B, L et diverses versions.

Historiquement, Israël fut éprouvé de cette manière et faillit entièrement, malgré la leçon constante que la manne quotidienne leur donnait au sujet de la dépendance de Dieu et de Ses soins sans faille envers eux. Ils endurcirent leurs cœurs, n'écoutant pas Sa voix ; de sorte que durant 40 ans l'Éternel fut dégoûté par cette génération, et dit : « C'est un peuple dont le cœur s'égare, et ils n'ont point connu mes voies » (Ps. 95:10). Mais le cœur de Jésus était orienté vers Son Père, et dans toute la puissance de l'Esprit, Il refusait de répondre même aux besoins les plus légitimes du corps, sinon par obéissance. Comme Il le dit plus tard, « Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jean 4:34).

Luc 4:5-8 — Tentation de l'appel mondain

La tentation suivante ici (la troisième en Matthieu et dans l'ordre chronologique effectif, je crois) est l'appel *mondain*. « Et le diable, le menant sur une haute montagne, lui montra, en un instant, tous les royaumes de la terre habitée. Et le diable lui dit : Je te donnerai toute cette puissance [JND : autorité] et la gloire de ces royaumes ; car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux. Si donc tu te prosternes devant moi, tout sera à toi. Et Jésus, lui répondant, dit : Il est écrit : « Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul » (Deut. 6:13) » (4:5-8). Le meilleur texte authentifié laisse de côté la réponse du Seigneur au diable : « Va-t'en, Satan, car... » qui figure dans le Texte Reçu et la KJV. Un peu de réflexion montre que, non seulement l'autorité externe exige cette omission, mais elle semble aussi découler nécessairement du changement dans l'ordre des trois tentations que Luc a suivi sous la direction de Dieu je n'en doute pas. Car le Texte ordinairement Reçu donne l'apparence étrange que le Seigneur a dit à l'adversaire de passer derrière Lui ou de s'en aller, et que Satan serait malgré tout resté là et aurait continué à tenter le Seigneur d'un nouvelle

manière. Si l'on omet ces mots, tout alors se déroule en parfaite harmonie avec le contexte. La preuve interne concorde donc avec l'externe.

En Matthieu où cette expression (Satan va-t'en) se trouve à la troisième tentation, selon la réalité des faits, l'ordre de s'en aller est suivi par le départ du diable qui laisse le Seigneur. Ainsi tout est comme il faut. Dans Luc, qui fait la transposition, la nécessité d'omettre l'expression est évidente ; et il en est bien ainsi.

Le Seigneur réfute la tentation mondaine en insistant, selon la Parole écrite, sur l'adoration du Seigneur Dieu et sur le service qui ne doit être rendu qu'à Lui seul. L'hommage à Satan est incompatible avec le service de Dieu.

Luc 4:9-13 — Tentation de l'épreuve religieuse

Finalement vient l'épreuve *religieuse*. « Et il l'amena à Jérusalem, et le plaça sur le faite du temple et lui dit : Si tu es Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas ; car il est écrit : «Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, pour te garder ; et ils te porteront sur leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre» (Ps. 91:11). Et Jésus, répondant, lui dit : Il est dit : «Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu» (Deut. 6:16) » (Luc 4:9-12). Ici le diable voulait séparer le chemin d'avec l'aboutissement du chemin, omettant la partie correspondante dans le psaume qu'il cite. Le Seigneur répond avec ce que dit l'Écriture : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ». Lui faire confiance et compter sur Ses voies en grâce, ce n'est pas tenter. Les Israélites tentaient l'Éternel en mettant en doute Sa présence au milieu d'eux ou non ; ils auraient dû compter sur Sa présence, Son secours et Ses soins. Jésus n'avait pas besoin de tester la fidélité de Dieu à Sa propre parole ; Il en était sûr et comptait sur elle. Il savait que l'Éternel commanderait à Ses anges de s'occuper de Lui, et ceci non pas pour les affaires extérieures, mais pour Le garder dans toutes Ses voies.

Ainsi déjoué dans sa mauvaise utilisation de l'Écriture, comme dans tous les autres domaines, l'ennemi ne pouvait rien faire de plus. « Et ayant accompli toute tentation, le diable se retira d'avec lui pour un temps » (4:13). Jésus, le Fils de Dieu, était victorieux, et cela par obéissance, par le juste emploi de la Parole de Dieu écrite.

Luc 4:14-30 — Commencement du ministère public. Synagogue de Nazareth

Il est important de noter que ces tentations au désert ont précédé la vie publique active du Seigneur, comme Gethsémané a précédé Sa mort expiatoire pour nos péchés. La notion que cette défaite de Satan dans le désert aurait été la base de notre rédemption est une notion tout à fait fautive. C'est, je crois, l'idée de Milton dans son « Paradis retrouvé ». Cette théorie fait que le moyen de notre délivrance de la part Dieu soit la victoire, et non pas la souffrance (de Christ), et elle attribue donc une importance majeure à l'énergie de vie, plutôt qu'au traitement infini, moral et judiciaire, par Dieu, de nos péchés sur la croix ; elle met la vie à la place de la mort, et exclut ou ignore l'expiation. Le but réel de ces tentations et leur liaison avec le contexte sont manifestes quand on les considère comme le prélude à la vie publique du Seigneur ici-bas, dans laquelle Il agissait continuellement sur la base de Sa victoire sur Satan. Quand l'ennemi revint à Gethsémané, c'était pour détourner le Seigneur au moyen de la terreur de la mort, et spécialement d'une mort telle que la Sienna sur la croix. Dans le désert, et sur la montagne, et sur le faite du temple (les trois sites différents pour les trois circonstances de la tentation), le diable cherchait à L'attirer loin du chemin de Dieu par les choses désirables du monde.

Luc 4:14-17 — La citation d'Ésaïe 61

Mais quoi qu'il en soit, « Jésus s'en retourna en Galilée, dans la puissance de l'Esprit ; et sa renommée se répandit par tout le pays d'alentour. Et lui-même enseignait dans leurs synagogues,

étant glorifié par tous » (4:14-15). Ceci est la description générale, selon ce que je comprends ; mais l'Esprit de Dieu met en évidence une circonstance très spéciale qui dépeint notre Seigneur selon le grand dessein de cet évangile. Elle est propre à Luc. « Et il vint à Nazareth où il avait été élevé ; et il entra dans la synagogue au jour du sabbat, selon sa coutume, et se leva pour lire. Et on lui donna le livre du prophète Ésaïe ; et ayant déployé le livre, il trouva le passage où il était écrit... » (4:16-17). Il s'agissait du début d'Ésaïe 61. C'est d'autant plus remarquable que le contexte de la prophétie est la ruine totale d'Israël, et l'introduction du royaume de Dieu et de Sa gloire une fois que le jugement s'est exercé. Pourtant, au milieu de cela, on a ces versets qui décrivent notre Seigneur dans la plénitude de la grâce. Aucun prophète n'est aussi évangélique qu'Ésaïe, si l'on veut s'exprimer en langage ordinaire ; et dans toute la prophétie d'Ésaïe, il n'y a peut-être pas de passage qui respire autant l'esprit de l'évangile que justement ces versets. Or qu'y a-t-il de plus frappant que la lecture de ce passage à cette occasion par Christ, et le fait que l'Esprit de Dieu donne à Luc seul le soin de le relater ? Notre Seigneur prend le livre et lit, et s'arrête juste à l'endroit où la miséricorde prend fin. C'était la description de Sa grâce dans le ministère ; ce n'était pas tant Sa personne qui était décrite, mais plutôt Sa vie dévouée, Son œuvre et Ses voies sur la terre. En fait, c'est à peu près ce que nous avons en Actes 10:38-39a : « Jésus qui était de Nazareth, comment Dieu l'a oint de l'Esprit Saint et de puissance, lui qui a passé de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance ; car Dieu était avec lui ». Immédiatement après, dans la prophétie, on trouve l'expression : « le jour de la vengeance de notre Dieu ». Mais le Seigneur ne lut pas ces mots. N'est-il pas aussi extrêmement remarquable que notre Seigneur se soit arrêté au milieu d'un verset, et ait lu ce qui décrit Sa grâce, et ait tu ce qui touche à Son jugement ? Pourquoi cela ? Parce qu'alors Il était seulement venu en grâce. Bientôt Il viendra en jugement, et alors le reste de la prophétie s'accomplira. Alors ce sera à la fois l'année de Ses rachetés quand il les bénira, et le jour de la vengeance quand Il exécutera le jugement sur leurs ennemis.

Luc 4:18-20

En attendant, tout ce qu'Il était sur le point de faire en Israël pour le présent n'était que de l'activité en grâce dans la puissance de l'Esprit. C'est pour cela que Dieu L'avait oint « pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres ; il m'a envoyé pour panser ceux qui ont le cœur brisé ; il m'a envoyé pour publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue ; pour renvoyer libres ceux qui sont foulés » — et voici ce qu'Il avait à prêcher : « l'an agréable du Seigneur ». « Et ayant ployé le livre, et l'ayant rendu à celui qui était de service, il s'assit » (4:18-20a). Maintenant il est clair que rien ne peut mieux correspondre au but de l'Esprit de Dieu dans Luc, qui est le seul écrivain inspiré à relater cet épisode. Tout au long de l'évangile, c'est ce qu'Il a fait. C'était l'activité de la grâce parmi les misères, les péchés et les besoins des hommes. Bientôt Il sera seul à fouler la cuve, Il répandra la fureur du Seigneur sur Ses adversaires ; mais pour le moment, il n'y avait que la miséricorde sans mélange. Tel était Jésus sur la terre, et c'est ainsi que Luc Le décrit tout du long. Il n'est pas étonnant dès lors qu'Il ait fermé le livre. C'était tout ce qu'il y avait besoin de dire à Son égard, tout ce qui était vrai à Son sujet pour le moment ; le reste se réalisera en son temps. Le jugement de Dieu à Sa seconde venue est aussi certain que la grâce de Dieu qu'Il a manifestée à Sa première venue.

Une autre chose remarquable est également démontrée par cela. C'est que tout l'état de choses depuis que Christ a été sur la terre jusqu'à Sa seconde venue est une parenthèse. Ce n'est pas l'accomplissement de la prophétie, mais la révélation du mystère caché en Dieu qui nous est maintenant donné à connaître. La prophétie nous montre les deux venues de Christ, la première et la deuxième, combinées ensemble ; or ce qui se trouve entre les deux venues est comblé par le Saint Esprit envoyé et descendu du ciel, qui forme l'Église dans laquelle il n'y a ni Juif ni Gentil. La prophétie suppose toujours des Juifs et des Gentils. L'Église est fondée sur l'effacement de cette distinction pour le temps présent. Cette œuvre nouvelle et céleste se déroule durant toute la période où Israël ne reconnaît pas le Messie, et qui s'étend sur tout l'intervalle entre les deux venues de Christ.

Luc 4:20-21 — Il ferma le livre

Le Seigneur donc s'arrêta net, et ferma le livre. Quand Il reviendra, Il réouvrira, pour ainsi dire, le livre là où Il l'a laissé. En attendant, Son action était exclusivement en grâce. Le Seigneur attire leur attention particulièrement sur ce point ; car quand Il rend le livre à celui qui était de service, Il s'assied. Les gens Le regardaient tous avec étonnement. Il leur dit : «Aujourd'hui cette écriture est accomplie, vous l'entendant » (4:21).

Luc 4:22-29

Mais l'incrédulité se trahit tout de suite : « Celui-ci n'est-il pas le fils de Joseph ? » (4:22b). Ils ne pouvaient nier la grâce, mais ils méprisaient Sa personne : « Il fut méprisé et rejeté des hommes » (És 53:3). En fait, l'incrédulité est toujours aveugle ; Il n'était pas le fils de Joseph, sauf légalement — Il était le Fils de Dieu. « Et il leur dit : Assurément vous me direz cette parabole : Médecin, guéris-toi toi-même ; fais ici aussi dans ton pays toutes les choses que nous avons ouï dire qui ont été faites à Capernaüm » (4:23). Il répondit ceci à leurs pensées : « Et il dit : En vérité, je vous dis qu'aucun prophète n'est reçu dans son pays » (4:24). Néanmoins la grâce brille d'autant plus que Christ était rejeté. Il est remarquable qu'Il ne se justifie pas par de la puissance ; Il ne fait pas de miracles pour faire valoir les droits de Sa personne, mais Il fait appel à la Parole de Dieu, aux écritures de l'Ancien Testament, pour ce qui convenait au temps présent. « Et, en vérité, je vous dis qu'il y avait plusieurs veuves en Israël, aux jours d'Élie, lorsque le ciel fut fermé trois ans et six mois, de sorte qu'il y eut une grande famine par tout le pays ; et Élie ne fut envoyé vers aucune d'elles, sinon à Sarepta de la Sidonie vers une femme veuve » (4:25-26). Quand donc Israël rejette la grâce (c'est ce qu'ils étaient en train de faire), celle-ci s'adresse aux nations. Sidon était sous le jugement spécial de Dieu, et il y avait là une femme veuve, dépourvue de toute ressource humaine, et c'est vers elle que Dieu envoya Son prophète dans les jours de profonde détresse. Quand Israël eux-mêmes souffraient une terrible famine, Dieu ouvrit des ressources pour la femme désolée à Sidon. Ainsi la grâce va au dehors de Son peuple coupable. Et pareillement au temps d'Élisée le prophète, il y avait plusieurs lépreux en Israël ; et aucun d'eux ne fut rendu net, sinon Naaman, le Syrien » (4:27). La grâce est souveraine et les Gentils sont bénis dans les jours de l'incrédulité juive. C'est ce que ce passage de l'Écriture ; combien cela est beau et est en harmonie avec Luc ! Cela ouvrait la voie à la diffusion de l'Évangile. Quand Israël rejeta le Seigneur Jésus, la grâce de Dieu dut œuvrer parmi les Gentils, parmi ceux qui attendaient le moins la miséricorde et la méritaient le moins. Quelle fut l'appréciation de tout cela par les gens de Nazareth ? « Et ils furent tous remplis de colère dans la synagogue en entendant ces choses ; et s'étant levés, ils le chassèrent hors de la ville, et le menèrent jusqu'au bord escarpé de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, de manière à l'en précipiter » (4:28-29). Voilà l'expression de la haine à la suite du rejet de la grâce. Lorsque des hommes remplis de propre justice sont convaincus de leur tort sans éprouver de culpabilité vis-à-vis de Dieu, il n'y a pas de limites à leur ressentiment ; et l'inimitié de leurs cœurs est avant tout contre Jésus.

Luc 4:30 — Révolte contre la grâce qui annonce la ruine de l'homme

Le résultat de la première apparition du Seigneur à Nazareth, dans la synagogue, fut que l'homme se détourna vite avec colère et dégoût ; pourtant Il avait caractérisé Lui-même Son ministère par la Parole de Dieu, ou plutôt l'Esprit de Dieu l'avait déjà anticipé comme ministère de la grâce comme Il l'annonça alors ouvertement en lisant ce passage, déclarant qu'il était accompli, eux l'entendant en ce jour. Attiré dans un premier temps, l'homme se détourna ensuite de Son ministère avec révolte, à la fois parce que la grâce déclare ouvertement la ruine de l'homme, et parce qu'elle insiste toujours pour aller ailleurs auprès des besoins et de la misère. Néanmoins, le Seigneur n'a jamais clairement fait connaître que la grâce s'en irait vers les Gentils avant que Son rejet commence à se manifester. Et dans cette circonstance, les hommes qui, dans un premier temps, étaient si frappés par le charme de la grâce, ceux-là même furent prêts à se tourner contre Lui et à Le jeter en bas du bord escarpé de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie. « Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla » (4:30). Son temps n'était pas encore venu.

Luc 4:31-37 — Le démoniaque dans la synagogue

Texte correspondant : Marc 1:21-28.

Luc 4:31-32

« Et il descendit à Capernaüm, ville de Galilée, et il les enseignait au jour de sabbat. Et ils s'étonnaient de sa doctrine, parce que sa parole était avec autorité » (4:31-32). Voilà ce que Jésus montrait. Ce n'était pas en premier les miracles, et ensuite la gloire, mais la vérité de Dieu. C'est la Parole, non pas des miracles, qui forment un lien entre l'âme et Dieu ; aucun miracle ne peut le faire, — rien d'autre que la Parole de Dieu. Car la Parole s'adresse à la foi, tandis qu'un miracle est fait comme signe pour l'incrédulité. Mais comme Dieu produit la foi par la Parole, ainsi Il la nourrit aussi par la Parole. Cela prouve l'immense valeur de la Parole de Dieu ; et la Parole de Christ était avec autorité.

Luc 4:33-34 — Le Saint d'Israël, seul fondement des espoirs

« Et il y avait dans la synagogue un homme qui avait un esprit de démon immonde » (4:33a). C'est la première grande œuvre rapportée en Luc. Il semble que notre Seigneur avait déjà fait des miracles à Capernaüm (c'est-à-dire, justement là où Il était) avant d'aller à Nazareth : mais Luc commence par Nazareth, afin de caractériser Son ministère par cette merveilleuse description (4:16-27) de la Parole de Dieu qui répand la grâce sur l'homme. Maintenant, nous Le trouvons à Capernaüm, et le premier miracle relaté de Lui ici, tandis qu'Il enseignait dans la synagogue, fut la guérison d'un homme possédé d'un esprit de démon impur, qui avait conscience de la puissance de Jésus. Car le démoniaque « s'écria à haute voix, disant : Ha ! Qu'avons-nous à faire avec toi, Jésus Nazarénien ? Es-tu venu pour nous détruire ? Je te connais, qui tu es : le Saint de Dieu » (4:33b-34). L'usage du « je » et du « nous » est remarquable ici et ailleurs : d'un côté l'homme lui-même, et de l'autre son identification avec l'esprit mauvais. De plus l'homme possédé dit : « Je te connais, qui tu es : le Saint de Dieu » (4:34b). Cela semble être le même caractère sous lequel le Ps. 89 parle de Christ, où il est dit : « Car l'Éternel est notre bouclier, et le Saint d'Israël, notre roi » (Ps. 89:18). C'est un psaume plein d'intérêt, parce que le Saint est là le seul fondement des espoirs du peuple, ainsi que le soutien de la maison de David, faute de quoi elle serait ruinée. C'est juste la même chose dans notre évangile, sauf que Luc a une perspective plus vaste. Ce que souligne le Ps. 89, c'est que tout espoir dépend de Lui. Israël a été réduit à rien ; la gloire a diminué, et est finalement partie ; le trône est jeté par terre (Ps. 89:44). Mais alors Lui est le Roi, et le trône est donc parfaitement assuré.

La honte des serviteurs de Dieu sera ôtée, et leurs ennemis seront certainement mis en opprobre perpétuel, après la chute de leur orgueil, et après toute la discipline douloureuse que le peuple d'Israël aura traversée (Ps. 89:50-51).

Luc 4:35-37

Ici l'esprit impur pousse l'homme à reconnaître Jésus comme ce Saint. Mais Lui refuse un tel témoignage ; Il ne recevait même pas le témoignage des hommes (Jean 5:34), combien moins celui de démons ! « Et Jésus le tança, disant : Tais-toi, et sors de lui. Et le démon, l'ayant jeté au milieu [de tous], sortit de lui sans lui avoir fait aucun mal. Et ils furent tous saisis d'étonnement, et ils parlaient entre eux, disant : Quelle parole est celle-ci ? car il commande avec autorité et puissance aux esprits immondes, et ils sortent. Et sa renommée se répandait dans tous les lieux d'alentour » (4:35-37). Il a ainsi montré que la puissance de Christ doit d'abord renverser Satan (cela s'accompagnant certes d'une certaine humiliation pour l'homme, permise par Dieu) ; que c'est là le grand mal qui pollue et opprime le monde ; et que tant que la puissance de Satan n'est pas chassée, il est inutile d'attendre une délivrance complète. Il faut aller à la source du mal. Voilà donc le premier des miracles de Christ que Luc nous présente.

Luc 4:38-44

Textes correspondants : Matthieu 8:14-17; Marc 1:29-39.

Luc 4:38-39 — Guérison de la belle-mère de Simon

Ensuite il y a aussi de la compassion, une pitié profonde et effective pour les hommes. « Et s'étant levé, [il sortit] de la synagogue et entra dans la maison de Simon. Et la belle-mère de Simon était prise d'une grosse fièvre, et on le pria pour elle. Et s'étant penché sur elle, il tança la fièvre, et [la fièvre] la quitta ; et à l'instant s'étant levée, elle les servit » (4:38-39). Non seulement il y avait la puissance pour chasser la maladie par une parole, mais, contrairement à tout ce qui est de la nature, la force lui fut communiquée. Une « grosse » fièvre, quand elle part, laisse le patient très affaibli, et un temps considérable doit s'écouler avant de retrouver la vigueur normale. Mais dans ce cas, la guérison étant le fruit de la puissance divine, la mère de la femme de Pierre, non seulement se leva, mais elle les servit immédiatement.

Luc 4:40-41 — Manière de guérir. Puissance de Satan et endurcissement de l'homme

Le même soir, « comme le soleil se couchait, tous ceux qui avaient des infirmes atteints de diverses maladies, les lui amenèrent ; et ayant imposé les mains à chacun d'eux, il les guérit » (4:40). Il n'y avait aucune différence. Non seulement Il pouvait guérir la fièvre, mais Il pouvait guérir n'importe quoi. « Ayant posé les mains sur [JND : imposé les mains à] chacun d'eux, il les guérit » (4:40b). Il faut aussi noter la manière de guérir, la tendresse de sentiment : Il posa Ses mains sur eux. Ce n'était en aucune manière nécessaire ; une parole aurait suffi, et le Seigneur n'employa souvent pas davantage. Mais ici, Il montre Sa compassion humaine : Il pose les mains sur eux et les guérit.

« Et les démons aussi sortaient de plusieurs » (4:41a), mais nous trouvons ici qu'il continue à rendre témoignage à l'homme de la puissance qu'a Satan dans le monde. Il n'y a guère de chose aussi préjudiciable aux hommes que l'oubli de la puissance de Satan. Dans le temps présent, l'incrédulité à cet égard est extrême. On considère que c'est une hallucination obsolète du passé. Mais nous trouvons très clairement les démons sortant de plusieurs personnes, « criant et disant : Tu es le Fils de Dieu » (4:41b) ; ce n'est pas un seul cas particulier. Ceux-là reconnaissaient le Seigneur, non pas comme le Saint du Psaume 89, mais comme l'Oint, le Fils de Dieu du Psaume 2. Il était le Roi d'Israël dans les deux cas. Mais le Seigneur n'acceptait en aucun cas leur témoignage. Il était vraiment le Saint et le Fils de Dieu, mais c'était de Dieu qu'Il tenait Son titre, et il refuse que les démons le reconnaissent. « Ils savaient qu'il était le Christ » (4:41c). Quelle chose solennelle de constater que l'homme est encore plus inflexible que Satan ! Car les démons étaient mieux disposés à reconnaître Jésus que les hommes qui pourtant avaient été délivrés ici des démons, et guéris de toutes leurs maladies. L'homme pour qui Jésus était venu ! Quelle preuve de l'incrédulité incurable de l'homme, et de la ruine certaine de ceux qui refusent le Fils de Dieu ! Les démons croient et tremblent (Jacq. 2:19). L'homme, même quand il croit avec son cœur naturel, ne tremble pas. Il peut croire, mais il est insensible dans sa croyance. Une pareille foi peut-elle le sauver ? La seule foi réellement utile, c'est celle qui amène le pécheur devant Dieu, dans son besoin et dans sa ruine, et qui voit Dieu dans Sa miséricorde infinie donnant Son Fils pour qu'Il meure pour lui. Tout ce qui ne va pas jusque-là finit par être détruit ; et bien loin d'être une foi naturelle améliorant l'homme, cela n'a pour effet que de faire ressortir son mal, et de le tourner d'autant plus rapidement en corruption. C'est une façon de flatter le Fils de Dieu, au lieu de reconnaître humblement et en vérité la vraie condition de l'homme et de la grâce de Dieu.

Luc 4:42-44 — Il fallait annoncer le royaume de Dieu ailleurs

Mais il y a une autre chose que ce chapitre place devant nous, à savoir que « quand il fut jour, [le Seigneur] sortit et s'en alla en un lieu désert ; et les foules le recherchaient et vinrent jusqu'à lui ; et elles le retenaient, afin qu'il ne s'en allât point d'auprès d'elles. Mais il leur dit : Il faut que j'annonce

le royaume de Dieu aux autres villes aussi ; car j'ai été envoyé pour cela. Et il prêchait dans les synagogues de la Galilée » (4:42-44). Le grand but de la venue de Christ était de prêcher le royaume de Dieu ; c'était apporter Dieu et la puissance de Dieu devant les hommes — la puissance de Dieu visitant l'homme en miséricorde. Aucune guérison de maladies ou expulsion de démons ne pouvait satisfaire le Seigneur. Et quand il avait, par Ses miracles, attiré l'attention dans quelque endroit, c'était d'autant plus une raison d'aller ailleurs. Il ne cherchait pas Sa propre gloire ; un autre devait venir en son propre nom, qui le ferait. Mais pour notre Seigneur Jésus se faire un nom était une raison de partir, non pas de rester.

Luc 5

Luc 5:1-11

Textes correspondants : Matthieu 4:18-22 ; Marc 1:16-20

Comparaison de l'appel de Simon par rapport aux autres évangiles

On remarquera que le récit de l'appel de Simon et de ses autres compagnons, au lac de Génésareth, est donné dans Luc, non seulement plus complètement que dans les autres évangiles, mais dans un contexte totalement différent. Dans Matthieu et Marc, nous le trouvons mentionné immédiatement après que notre Seigneur a commencé à prêcher, et que Jean le baptiseur vient d'être mis en prison. La première chose rapportée alors est que, quand Jésus « marchait le long de la mer de Galilée, il vit deux frères, Simon appelé Pierre, et André son frère, qui jetaient un filet dans la mer, car ils étaient pêcheurs ; et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes » (Matthieu 4:18-19). Tant en Matthieu 4 qu'en Marc 1, le récit est donné en termes généraux. Luc donne beaucoup plus de détails. Est-ce un hasard ? Au contraire, c'est le fruit d'un dessein de grâce de Dieu. La tâche confiée à Luc, plus qu'à tout autre, était de faire ressortir la grâce de Dieu envers l'homme et dans l'homme. Parallèlement à cela, il lui fallait aussi mettre à nu le travail de conscience et de cœur chez l'homme, spécialement sous l'opération de l'Esprit de Dieu.

Rappel de ce qui précède (au ch. 4 de Luc)

L'appel de Simon par le Seigneur n'est donc pas placé au moment où il a eu lieu effectivement, mais en relation avec le développement de ce grand dessein : appeler des hommes à Lui être associés. C'est pourquoi, bien que cet appel ait eu lieu quelque temps auparavant (Jean 1:40-43), la mention de cet appel est gardée en réserve jusqu'à ce que le début et le caractère du ministère du Seigneur aient été pleinement placés devant nous : Sa lecture à Nazareth avec la grâce et rien que la grâce envers l'homme, sans jugement pour l'instant, car Il s'arrête juste avant ; — Son commentaire ultérieur quand ils commencèrent à montrer leur incrédulité, après avoir pourtant confessé que des paroles de grâce étaient sorties de Sa bouche ; — l'usage qu'Il a fait de la loi pour prouver que l'incrédulité d'Israël faisait tourner le courant de la grâce en direction des Gentils ; — l'indication de ce que Dieu allait faire maintenant, — et leur colère et leur indignation mortelles qui s'ensuivirent ; — puis Son chemin dans la puissance du Saint Esprit ; — mais par-dessus tout, Sa parole avec puissance, avec des œuvres puissantes, comme lorsqu'Il s'est occupé de la domination de Satan sur l'homme, puis toutes les conséquences physiques qui en résultent, la guérison de toutes les maladies, et les démons chassés. — Mais surtout la prédication du royaume de Dieu, et cela partout, Sa renommée parmi les hommes n'étant qu'une raison supplémentaire d'aller ailleurs.

Luc 5:1-4

Voilà ce qu'était l'Homme, par la puissance du Saint Esprit, entièrement au-dessus de l'œuvre satanique et de la faiblesse humaine, délivrant l'humanité et annonçant la parole de Dieu comme le

seul moyen de force spirituelle et d'association avec Dieu, tandis que l'Esprit est la source de tout ce qui est bon et grand selon Dieu. Mais même cela ne suffisait pas pour Sa grâce ; Il voulait associer des hommes à Lui-même en bien. C'est pourquoi dans la scène suivante qui est devant nous, le Saint Esprit nous montre le Seigneur en train d'appeler d'autres hommes. Il se réjouissait dans la partie habitable de la terre, et Ses délices étaient avec les fils des hommes (Prov. 8) ; Il les associe avec Lui. Il n'était pas venu seulement pour le pardon des hommes, mais aussi pour le salut et tous ses fruits. Simon Pierre, étant le plus saillant de ceux qui étaient appelés maintenant, est mis au premier plan. S'il doit secourir d'autres, il doit d'abord être secouru lui-même ; et l'homme ne peut pas être vraiment secouru sans que soit soulevée la question du péché et qu'elle soit réglée dans le cœur, autant que par Christ en dehors de nous.

C'est ce que le Seigneur fait maintenant. Comme Il se tenait au bord du lac, Il voit là deux barques, et les pêcheurs en train de laver leurs filets, alors que « la foule se jetait sur Lui pour entendre la parole de Dieu » (5:1-2). « Et montant dans l'une des barques qui était à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de terre ; et, s'étant assis, il enseignait les foules de dessus la barque. Et quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : Mène en pleine eau, et lâchez vos filets pour la pêche » (5:3-4).

Luc 5:5

Il faut qu'un travail intérieur s'opère. La parole même peut paraître en échec, mais elle peut être suivie par quelque acte ou voie de la part de Dieu pour qu'elle touche le cœur. Il dit donc à Simon de lâcher le filet pour la pêche. Un marin est en mesure de penser que c'est lui qui sait le mieux ce qu'il y a à faire ; aussi Simon, répondant, lui dit : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris ; mais sur ta parole je lâcherai le filet » (5:5). Ainsi, malgré la faiblesse de sa foi en ce moment-là, celle-ci était quand même réelle. Il s'incline devant Celui qui naturellement était censé ne rien connaître au métier de pêcheur ; mais Pierre a confiance qu'Il est le Messie, et apprend non seulement qu'Il l'est, mais bien plus : Il a la pensée et la grâce de Dieu.

Luc 5:6-7

Il allait être maintenant montré qu'Il avait toute la puissance à Sa disposition. Simon avait raison de savoir qu'Il avait l'énergie divine vis-à-vis des hommes sur la terre ; mais maintenant, il y avait quelque chose de nouveau : Il était Celui qui avait la domination sur les poissons de la mer. Le péché avait considérablement entravé l'exercice, et même la preuve, de la vaste domination accordée initialement à l'homme. Mais il y avait là le Réparateur de toutes les brèches ; dans la barque de Pierre se trouvait le Second Homme, le Seigneur du ciel. « Et ayant fait cela, ils enfermèrent une grande quantité de poissons » (5:6a). L'échec des ressources humaines à procurer la bénédiction, est rendu manifeste. « Et leur filet se rompait. Et ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque de venir les aider ; et ils vinrent et remplirent les deux barques, de sorte qu'elles enfonçaient » (5:6b-7). Le secours de l'homme est aussi vain que l'homme lui-même, y compris pour la bénédiction de Dieu. Le jour viendrait où le filet ne se romprait plus (Jean 21), quelle que soit la taille des poissons, ou leur grande variété. Mais c'était réservé à une autre époque, quand le Second Homme régnerait en justice et en puissance. Ici, nous voyons la faiblesse du temps présent.

Luc 5:8-9

« Et Simon Pierre, ayant vu cela, se jeta aux genoux de Jésus, disant : Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur. Car la frayeur l'avait saisi, lui et tous ceux qui étaient avec lui, à cause de la prise de poissons qu'ils venaient de faire » (5:8-9). C'est maintenant que se produit un profond résultat moral dans le cœur de Pierre. La grandeur de la grâce et de la puissance du Seigneur placèrent plus que jamais son état de péché devant son âme. Une étrange incohérence morale fait suite. Il se jette aux pieds du Seigneur, et dit : « Retire-toi de moi ». Mais lui ne se retire pas de Jésus. Bien plutôt, il tombe aussi près que possible de Jésus, et pourtant il dit : « Retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur, Seigneur » (5:8b). Il confesse ne pas être qualifié pour la présence du Seigneur, et pourtant il ne voudrait pas Le perdre pour tout l'or du monde. Il va à Lui, mais il sent et reconnaît

qu'Il pourrait justement se retirer d'un pareil pécheur. Ainsi le Seigneur, qui connaissait le cœur de Simon, fit ce qui était tout spécialement calculé pour agir sur lui, car Simon connaissait très bien l'impuissance de l'homme, tel qu'il est, à opérer ce que le Seigneur venait de faire. Simon et les autres pêcheurs avaient tous montré à quel point ils en étaient incapables : ils avaient « travaillé toute la nuit, et n'avaient rien pris » (5:5a). Mais le Seigneur non seulement savait tout, mais pouvait tout, et cela amène le péché sur la conscience de Simon.

Luc 5:10b

Mais, de plus, la réponse du Seigneur à ce sujet est : « Ne crains pas ; dorénavant tu prendras des hommes » (5:10b). Il bannit la crainte si naturelle au cœur là où il y a du péché, — une crainte qui augmente encore dès que l'Esprit de Dieu agit. Le Saint Esprit n'ôte la crainte que par la révélation de Christ, de Son œuvre, et de Sa parole. Son opération consiste à nous mettre en face de ce qui est calculé pour produire la crainte, autant que pour nous conduire à Lui, qui, par Sa grâce, peut seul bannir la crainte. L'effet de l'état du premier homme, quand on le voit correctement, est de remplir d'une crainte profonde et d'horreur : livré à lui-même, il ne pouvait que craindre ; en présence de Christ, il L'entend dire : « Ne crains pas ». Or qui a le droit d'être écouté ? « Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent » (Jean 10:27). Il est précieux d'apprendre de la part de Dieu qu'il est remédié à notre état de péché (alors que naturellement, et même spirituellement, celui-ci devrait produire le tourment), que la peur est chassée par l'amour parfait de Dieu en Christ (1 Jean 4:18). Notre Seigneur, sur la base de la grande rédemption qu'Il était sur le point d'introduire par Son sang, avait le droit de dire en toute justice : « Ne crains pas ». C'était la manière divine de former quelqu'un qui devait ensuite devenir pêcheur d'hommes. Il fallait qu'il fasse lui-même l'expérience de la bénédiction de la grâce, avant d'être à même d'en être témoin pour d'autres.

Luc 5:11

« Et ayant mené les barques à terre, ils quittèrent tout et le suivirent » (5:11). Voilà la puissance de la grâce ; elle rend tout insignifiant par comparaison avec Christ, et avec ce que Christ devient pour l'homme qui croit en Lui.

Luc 5:12-16

Textes correspondants : Matthieu 8:1-4 ; Marc 1:40-45.

Nous avons vu que l'appel — l'appel spécial pour le service — de Pierre et des autres était sorti de son ordre historique dans le but de présenter sans interruption le Seigneur dans l'activité de Sa grâce, une fois qu'Il avait commencé de se manifester.

Luc 5:12-13

Maintenant nous trouvons deux miracles remarquables qui, je crois, présentent le péché sous deux formes différentes. La première forme est la lèpre. « Et il arriva, comme il était dans une des villes, que voici un homme plein de lèpre » (5:12a). Luc mentionne particulièrement ce symptôme. Ce n'était pas à un stade naissant ou un cas modéré, mais un homme plein de lèpre, « et voyant Jésus, il se jeta sur sa face et le supplia, disant : Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net » (5:12b). L'homme avait besoin de confiance dans l'amour du Seigneur et dans Son bon plaisir pour qu'il soit répondu à son besoin. Le Seigneur, en conséquence, ne montra pas seulement Sa puissance, mais aussi Sa bonté. « Et étendant la main, il le *toucha*, disant : Je veux, sois net » (5:13a). Ce n'était nullement nécessaire pour qu'il y ait guérison. Cependant, l'amour ne se limite pas aux nécessités de l'homme, mais saisit l'occasion pour montrer la grande grâce de Dieu. Sous la loi cela aurait été une souillure, mais nous ne comprendrons jamais l'évangile à moins de voir que Celui qui s'est plu à venir sous la loi, était en vérité au-dessus de la loi. Nous trouvons ces deux choses tout au long du récit de la vie de notre Seigneur sur la terre — dispensationnellement *sous* la loi, et dans Sa propre personne *au-dessus* d'elle. Rien ne pouvait renverser les droits et la dignité de Sa personne. Mais maintenant,

nous Le trouvons en train de manifester à la fois ce que l'homme devrait être vis-à-vis de Dieu, et ce qu'est Dieu vis-à-vis de l'homme. Dans le premier cas, Il se trouve sous la loi, mais le déroulement de cette manifestation miraculeuse était la manifestation de ce que Dieu est : Dieu présent et actif en bonté parmi les hommes, et ceci dans la réalité de l'âme, de l'esprit et des affections d'un homme. Aussi Christ étendit la main et le toucha, et, bien loin que la souillure Lui revienne dessus, la lèpre quitta l'homme.

Luc 5:14

Il lui enjoignit de n'en parler à personne, mais d'aller se montrer au sacrificateur (5:14a). Ainsi, dans cette dernière injonction, il nous est montré un homme sous la loi, tandis que dans la phase de guérison du lépreux par le Seigneur Dieu, nous avons Quelqu'un au-dessus de l'homme et par conséquent au-dessus de la loi. « Mais va et montre-toi au sacrificateur, et offre pour ta purification selon ce que Moïse a ordonné (Lév. 13:49), pour que cela leur serve de témoignage » (5:14b). Jusqu'à la croix, Jésus a maintenu rigoureusement l'autorité de la loi. S'être borné à rester sous la loi aurait détruit la raison d'être de l'évangile ; le résultat en aurait été de laisser l'homme dans sa lèpre, sous l'aspect le plus répugnant du péché, dans la ruine souillante et sans espoir que le péché produit. Par conséquent, pour présenter la grâce, Christ devait être infiniment au-dessus de l'homme ; Il devait, dans un corps humain, tendre une main qui est l'emblème naturel de son travail, et Il devait toucher l'homme perdu dans le péché au-delà de tout remède humain. « Je veux » — Dieu seul avait le droit de le dire — « sois net ». La puissance divine accompagne immédiatement la parole. « La force est à Dieu ».

Le Seigneur voulait faire connaître la guérison, mais selon la loi. « Va et montre-toi au sacrificateur », car c'est à celui-ci que revenait la tâche d'inspecter. Le sacrificateur aurait connu la réalité de ce cas de lèpre, et aurait été, parmi les hommes, le meilleur juge de la réalité de la purification. « Et offre pour ta purification selon ce que Moïse a ordonné, pour que cela leur serve de témoignage » (5:14).

Sous la loi, il n'y avait aucune ressource pour guérir la lèpre, mais seulement des dispositions pour la purification après qu'il y eût guérison. Nul autre que Dieu pouvait guérir. Quand donc un lépreux guéri venait se montrer au sacrificateur avec son offrande, c'était la preuve que Dieu était là en puissance et en grâce (Psaume 103:3). Quand avait-on vu pareille chose en Israël ? Un prophète avait une fois indiqué un remède de la part de Dieu, en dehors d'Israël, mais avec une différence caractéristique : Dieu était maintenant présent au milieu de Son peuple. La conviction devait donc s'imposer au sacrificateur que Dieu était là en Christ, au-dessus de la loi, mais sans pour autant renverser l'autorité de la loi. « Va et montre-toi au sacrificateur, et offre pour ta purification selon ce que Moïse a ordonné, pour que cela leur serve de témoignage » (5:14b). Si ce témoignage était reçu, ils entreraient eux-mêmes sur le terrain de la grâce (ouvertement au temps voulu). « Vous êtes sauvés par la grâce » (Éph. 2:8), comme c'est la grâce aussi, qui nous rend capable de marcher selon Dieu. « Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce » (Rom. 6:14). C'est le terrain du chrétien.

Luc 5:15-16

Encore une fois, plus le Seigneur interdisait d'en parler, plus Sa renommée se répandait : « et de grandes foules s'assemblèrent pour l'entendre et pour être guéries de leurs infirmités » (5:15).

Cependant, au lieu de céder aux acclamations de la multitude, le Seigneur « se tenait retiré dans les déserts et priait » (5:16). Rien de plus beau que cette retraite à l'écart pour prier entre deux miracles. Bien qu'Il fût véritablement Dieu, Il était homme, non seulement en maintenant l'autorité de la loi, mais aussi en pratiquant la dépendance de Dieu.

Luc 5:17-26

Textes correspondant : Matthieu 9:1-8; Marc 2:1-12.

Luc 5:17-19

« Et il arriva, l'un de ces jours, qu'il enseignait. Et des pharisiens et des docteurs de la loi, qui étaient venus de chaque bourgade de Galilée, et de Judée, et de Jérusalem, étaient assis [là], et la puissance du Seigneur était [là] pour les guérir. Et voici des hommes portant sur un lit un homme qui était paralysé ; et ils cherchaient à l'introduire et à le mettre devant lui » (5:17-18). Nous avons maintenant l'autre forme sous laquelle le péché est présenté, non pas tant dans son influence qui souille, mais dans l'impotence qu'il produit, la totale impuissance de l'homme sous le péché. Non seulement l'homme pécheur est souillé et il souille lui-même, mais encore il n'a pas de force. Le Seigneur se révèle donc autant en mesure de répondre à ce résultat du péché qu'à l'autre. Il y avait des difficultés dans le chemin ; mais que sont-elles pour ceux qui ont le sens de la nécessité et de la foi ? « Et ne trouvant pas par quel moyen ils pourraient l'introduire, à cause de la foule, ils montèrent sur le toit et le descendirent par les tuiles, avec son petit lit, au milieu, devant Jésus » (5:19).

Luc 5:20

Là où la vraie foi existe, il y a la ferveur. Ici, les difficultés et les obstacles ne font qu'augmenter et rendre manifeste le désir de rencontrer Jésus. En conséquence, l'homme se soumet à tous ces efforts de la part de ceux qui le portaient. On le descendit au beau milieu de la foule assemblée où était Jésus. « Et voyant leur foi, il dit : Homme, tes péchés te sont pardonnés » (5:20). Non pas : « Homme, ta paralysie est guérie », mais, « tes péchés te sont pardonnés ». C'est très instructif. Pour qu'il soit remédié à son impuissance, le pécheur a besoin d'être pardonné. Il n'y a rien qui maintienne un homme plus faible, spirituellement, que l'absence du sentiment d'être pardonné. Ayant besoin de force pour servir le Dieu vivant, il me faut l'assurance que mes péchés sont pardonnés (voir Hébr. 9). Par conséquent les premières paroles du Seigneur s'occupent de son besoin le plus profond ; s'il n'avait pas été pourvu à ce besoin, celui-ci l'aurait laissé sans force. « Homme, tes péchés te sont pardonnés ».

Luc 5:21-23

Mais le pardon sur la terre suscita tout de suite l'opposition incrédule des scribes et des pharisiens. Ceux-ci « se mirent à raisonner, disant : Qui est celui-ci qui profère des blasphèmes ? Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul ? » (5:21). De même que Dieu seul pouvait guérir un lépreux, de même Dieu seul pouvait pardonner les péchés ; jusque-là, ils avaient raison. La grande erreur était de ne pas croire que Jésus est Dieu. Or dans ces deux miracles, Jésus est homme autant que Dieu, et c'est ce qui ressort clairement ici. Car « Jésus, connaissant leurs pensées, répondant, leur dit : Pourquoi raisonnez-vous dans vos cœurs ? Lequel est le plus facile, de dire : Tes péchés te sont pardonnés, ou de dire : Lève-toi et marche ? » (5:22-23). L'un était aussi simple que l'autre. Il aurait pu dire l'un comme l'autre. Il avait un motif de grâce vrai et spirituel pour traiter d'abord la vraie racine du mal. La nécessité la plus profonde de l'homme n'était pas de se lever et de marcher, mais avant tout d'avoir ses péchés pardonnés.

Luc 5:24

« Or, afin que vous sachiez que le fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés (il dit au paralytique) : Je te dis, lève-toi, et, prenant ton petit lit, va dans ta maison » (5:24). Il ne dit pas : « Afin que vous sachiez que Dieu dans le ciel pardonnera bientôt les péchés », mais « que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés ». Jésus est Dieu, mais ici c'est en Sa qualité de Messie rejeté, celle de Fils de l'homme, qu'Il a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés. Il a l'autorité de la part de Dieu, étant Dieu en effet ; mais cependant c'est comme Fils de l'homme, ce qui ajoute immensément à la grâce de Ses voies. Le Messie méprisé d'Israël avait autorité sur la

terre pour pardonner les péchés. Ainsi, la force impartie au croyant par le Saint Esprit n'est pas du tout la base de la rémission de ses péchés, et ce n'est pas pour lui en donner la preuve qu'il est pardonné, mais « afin que vous sachiez », etc. D'autres ont cherché à connaître la réalité de ce pardon, et, surtout de l'autorité du Fils de l'homme pour pardonner à l'homme. C'est le grand but de Dieu. Ce n'est pas seulement faire du bien à l'homme, mais il s'agit de manifester l'Homme rejeté, le Seigneur Jésus Christ. Dieu L'honore, non seulement dans le ciel mais sur la terre. Maintenant, Il est exalté dans le ciel ; mais même comme Fils de l'homme, comme Christ rejeté, Il a autorité sur la terre pour pardonner les péchés ; et cela, l'évangile le proclame. Alors la force de se lever et de marcher communiquée au pauvre pécheur impuissant est juste un témoignage rendu à d'autres du pardon de ses péchés ; mais le grand point pour un tel homme n'est pas simplement ce que les autres voient et jugent, mais ce qui se rapporte à lui tout seul, ce que personne ne peut absolument connaître de l'extérieur, ce qui est une parole du Seigneur à son âme : « tes péchés te sont pardonnés ».

Luc 5:25-26

Le fait public agit cependant puissamment sur les spectateurs. « Et à l'instant, s'étant levé devant eux, il prit [le lit] sur lequel il était couché, et s'en alla dans sa maison, glorifiant Dieu. Et ils furent tous saisis d'étonnement, et glorifiaient Dieu ; et ils furent remplis de crainte, disant : Nous avons vu aujourd'hui des choses étranges » (5:25-26).

Ils n'avaient pas le sentiment du pardon ; mais au moins, ils étaient remplis de crainte. C'était une chose nouvelle en Israël.

Luc 5:27-39

Textes correspondants : Matthieu 9:9-17; Marc 2:13-22.

Nous avons vu la grâce, qui à la fois purifie et pardonne. L'âme a besoin des deux. Dieu est « fidèle... pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Mais maintenant, nous trouvons que ce n'est pas seulement la grâce qui caractérise la puissance de Dieu, mais la direction dans laquelle elle opère. La purification et le pardon auraient pu être uniquement dans le cercle juif. Il est vrai que le dernier des deux, le pardon, est lié à la personne du Fils de l'homme («Le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés»), et le titre de Fils de l'homme suppose Son rejet comme Messie. Ceci donc ouvre enfin la voie à Son œuvre en grâce parmi les hommes en tant que tels, et non pas seulement en Israël. Mais tout ressort beaucoup plus nettement dans la scène qui suit.

Luc 5:27

« Et après cela il sortit ; et il vit un publicain nommé Lévi, assis au bureau de recette, et il lui dit : Suis-moi » (5:27).

Les Juifs avaient particulièrement horreur des collecteurs d'impôts (= publicain = percepteur). Ils étaient leurs compatriotes, et se faisaient pourtant les instruments de leurs maîtres gentils pour collecter les impôts. Leur position donnait constamment l'occasion à l'exercice abusif de leur autorité, en opprimant les Juifs, leur extorquant de l'argent sous de faux prétextes ou d'un montant illégal. C'est pourquoi, comme classe, les publicains étaient particulièrement détestés.

Mais quand la grâce agit, elle appelle les méchants aussi bien que ceux que les hommes considéreraient comme bons. Elle s'adresse aux injustes autant qu'aux justes (justes, selon ce que les hommes peuvent en voir). Le Seigneur appelle le percepteur, Lévi (qui se nomme lui-même Matthieu, l'écrivain inspiré du premier évangile). Il fut appelé, pour ainsi dire, en plein travail, étant « assis au bureau de recette ». Il n'est pas parlé d'un processus intérieur antérieur. Il peut y en avoir eu un, mais rien n'en est dit. Tout ce que nous savons, c'est que Lévi fut appelé à suivre Jésus au beau milieu de son travail, naturellement odieux aux yeux des Israélites. C'était une marque très

significative de la grâce, s'épanchant même vers ce qui était le plus offensant aux yeux du peuple élu. Si Dieu agissait en grâce, il fallait que cela vienne de Lui et soit pour Lui, entièrement au-dessus de la créature ; il n'y avait aucune base chez l'homme pour qu'il soit l'objet d'une telle faveur. S'il y avait une raison quelconque dans l'homme, cela aurait cessé, il est vrai, d'être la grâce de Dieu. La grâce signifie la faveur divine, absolument sans motif, sauf en Dieu Lui-même, envers une créature bonne à rien, misérable et perdue ; et dès l'instant où l'on descend à ce qui est totalement ruiné, quelle différence la nature ou les moyens de la ruine font-ils ? Si les gens sont dans le besoin et ruinés, cela suffit pour la grâce de Dieu en Christ, qui les appelle afin qu'ils soient sauvés et Le suivent.

Luc 5:28-29

Lévi quitte donc tout pour Jésus. « Et quittant tout, il se leva et le suivit » (5:28). Mais il y a mieux : son cœur réjouit par une telle grâce imméritée et inattendue, va vers les autres. Il « lui fit un grand festin dans sa maison ; et il y avait une grande foule de publicains et d'autres gens qui étaient avec eux à table » (5:29). Ce fut une autre mise en pratique de la même grande vérité. Dieu se manifestait en Jésus d'une manière tout à fait inattendue pour l'homme. Il nous est difficile de concevoir sous quel éclairage les Juifs considéraient les publicains. Mais il y en avait une grande foule, y compris ceux qui leur étaient associés ; et il est merveilleux de le dire, Jésus, le Saint de Dieu, s'assied avec ces publicains et ces pécheurs, leur faisant connaître la grâce de Dieu. L'homme ne comprend jamais cela, ni ne l'apprécie. Au contraire, il accuse la grâce (au moins implicitement) d'être indifférente au péché. La vérité est que la propre justice couvre le péché, et elle est toujours aussi méchante qu'hypocrite, imputant son propre mal aux autres, surtout à la grâce. Il n'y a rien d'aussi saint que la grâce, rien qui suppose le péché aussi mauvais. Néanmoins, il y a une puissance dans la grâce qui appelle et élève entièrement au-dessus des comportements conventionnels des hommes. Elle suppose la culpabilité et la ruine totales quand elle en vient à délivrer ; et si elle vient délivrer, pourquoi n'opèrerait-elle pas parmi les plus démunis et les pires ? Si elle était humaine, l'effort ne servirait à rien. Mais la grâce est la révélation de Dieu Lui-même, et donc elle est efficace par le don de Christ et dans la croix de Christ.

Luc 5:30-32

Cependant l'homme fait des objections : « Et leurs scribes et les pharisiens murmuraient contre ses disciples, disant : Pourquoi mangez-vous et buvez-vous avec les publicains et les pécheurs ? » (5:30). Ils n'avaient pas l'honnêteté de se plaindre à Jésus, mais ils exhalaient leur dépit sur Ses disciples. Mais le Seigneur répond à leur place. « Et Jésus, répondant, leur dit : Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal » (5:31) — une réponse simple, tout à fait satisfaisante et impressionnante. La grâce rend toujours l'homme, le croyant, en mesure de dire toute la vérité ; rien d'autre ne le fait. Combien plus Lui qui était plein de grâce, parlait-Il dans la puissance de la vérité ! Il est vrai qu'ils étaient malades, qu'ils étaient justement les bonnes personnes pour le médecin. Il n'est même pas dit qu'ils étaient conscients de leur maladie. Dieu, au moins, connaît le besoin, et Dieu cherche ceux qui ont des besoins, et Jésus était Dieu Lui-même comme homme présenté en grâce. Comme il le dit : « Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs à la repentance (*) » (5:32).

(*) Il est instructif d'observer que, dans les passages parallèles de Matthieu et de Marc, les meilleures autorités omettent «à la repentance». Combien prétendre que la repentance est une chose juive est loin de la vérité ! Luc contient ces mots, conformément au dessein moral profond de son évangile.

Luc 5:33-35

Puis vient une autre vérité d'une immense importance. En réponse à la question : « Pourquoi les disciples de Jean jeûnent-ils souvent et font-ils des prières, pareillement aussi ceux des pharisiens, mais les tiens mangent et boivent ? » (5:33), Il leur dit : « Pouvez-vous faire jeûner les fils de la chambre nuptiale pendant que l'époux est avec eux ? » (5:34). Ils ignoraient la gloire de la personne de Celui qui était présent, autant que Sa grâce. S'ils avaient su la dignité unique de Jésus, ils auraient

vu combien il aurait été incongru de jeûner en Sa présence. En temps normal, compte tenu du mal du premier homme, et de la triste expérience de sa rébellion contre Dieu, jeûner aurait été approprié. Mais qu'il serait étrange que Son peuple jeûne en présence de leur Roi si longtemps attendu ! Sa naissance même avait été annoncée par les anges comme un grand sujet de joie, et l'armée céleste avait loué Dieu disant : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts ; et sur la terre, paix ; et bon plaisir dans les hommes ! » Certainement, alors, Ses disciples devaient agir en cohérence avec la présence d'une personne aussi glorieuse, avec une telle source de joie pour le ciel et la terre. Un jeûne aurait-il été en harmonie avec les circonstances? Le Seigneur répond donc : « Pouvez-vous faire jeûner les fils de la chambre nuptiale pendant que l'époux est avec eux ? » (5:34). La joie du cœur sied à la fois à la grâce et à la gloire du Seigneur : « Mais des jours viendront, où aussi l'époux leur aura été ôté ; alors ils jeûneront en ces jours-là » (5:35). Le Seigneur avait pleinement conscience de ce qui était proche — l'opposition fatale et suicidaire de l'homme contre Dieu, et par-dessus tout contre Dieu manifesté dans Sa personne. Son rejet allait bientôt arriver, avec le chagrin du cœur pour les disciples. « Alors ils jeûneront en ces jours-là ».

Luc 5:36

Mais il les éclaire davantage. Il souligne l'impossibilité de faire fusionner les principes de la grâce avec l'ancien système. Il l'explique en deux similitudes. La première est le vêtement : « Personne ne met un morceau d'un habit neuf à un vieil habit ; autrement il déchirera le neuf, et aussi la pièce [prise] du neuf ne s'accordera pas avec le vieux » (5:36). Il ne peut y avoir d'harmonie entre les choses anciennes et nouvelles : la loi et la grâce ne se mélangeront jamais.

Luc 5:37-38

Mais ensuite, Il l'énonce sous la figure du vin nouveau. « Et personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement le vin nouveau rompra les outres, et il se répandra, et les outres seront perdues ; mais le vin nouveau doit être mis dans des outres neuves, et tous les deux se conservent » (5:37-38). Il montre qu'il y a une énergie dans la chose nouvelle qui est destructrice de l'ancienne. Juste comme le vin nouveau ferait rompre les outres vieilles, et donc le vin serait perdu et les outres détériorées, ainsi ferait alors ce que Christ introduit dans l'évangile. Là où il y a la tentative d'associer la grâce à quoi que ce soit de la loi, le vieux ne garde plus son usage normal, et le nouveau se dissipe complètement. « Le vin nouveau doit être mis dans des outres neuves » (5:38a). Le christianisme n'a pas seulement un principe intérieur qui lui est particulier, comme découlant de la révélation de Dieu en Christ, mais aussi il revendique et crée des formes adaptées à sa propre nature. Ce n'est pas un simple système d'ordonnances et de prescriptions. Il a une puissance vivante, et celle-ci se forme des moyens de communication nouveaux pour elle-même. Mais l'homme n'aime pas cela.

Luc 5:39

C'est pourquoi le Seigneur ajoute ce que nous avons à la fin du chapitre, et qui est particulier à cet évangile, la maxime générale : « Et il n'y a personne qui ait bu du vieux, qui veuille aussitôt du nouveau ; car il dit : Le vieux est meilleur » (5:39). Le système légal, de la loi, est beaucoup plus adapté à la nature déchue de l'homme ; il lui accorde de l'importance, et il réclame son obéissance, et s'accorde avec sa raison. Même une conscience naturelle reconnaît la justesse de la loi ; mais la grâce est surnaturelle. Bien que la foi voie combien la grâce est parfaitement appropriée vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis de du nouvel homme, et combien elle est le seul espoir de l'homme pécheur qui se repent envers Dieu, — elle est pourtant entièrement au-dessus des raisonnements de l'homme, et elle est constamment l'objet de soupçons de la part de ceux qui ne connaissent ni sa valeur ni sa puissance. La nature de l'homme s'attache à ses vieilles habitudes de préjugés, et se méfie de l'intervention de la grâce.